

Ayez pitié, mon cher Schmit

du pauvre misérable dont on a assassiné les dessins. — Je vous dis cela à vous, mon cher ami, parceque vous avez assisté à la période de gestation de ce livre, et que vous avez été à même de juger de la noirceur du assassin.

ayez pitié

Charles Ogier

Paris 1 Juillet 1889. —

CONTES ESPAGNOLS





CONTES ESPAGNOLS

TRADUCTION

DE

E. CONTAMINE DE LATOUR

ET

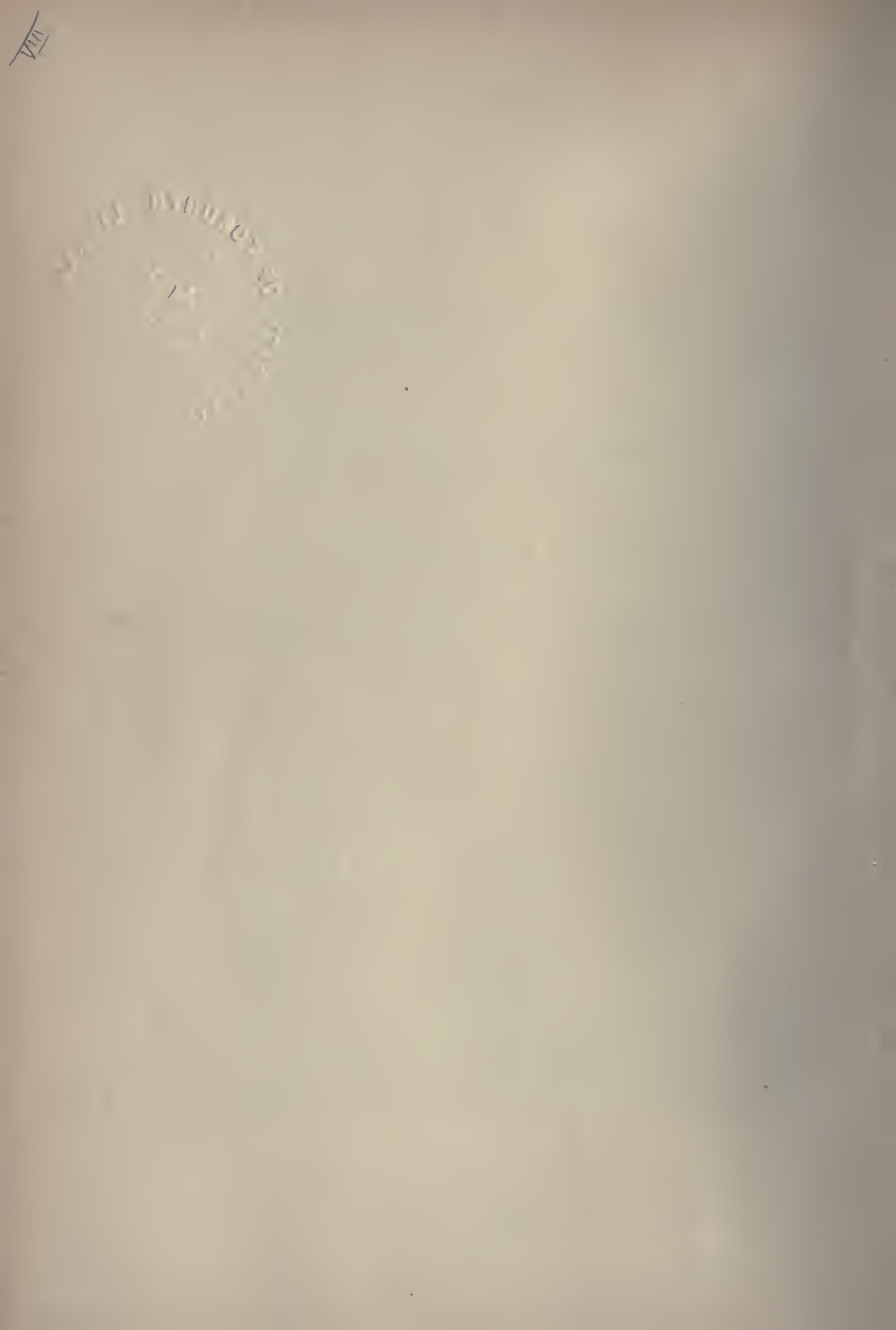
R. FOULCHÉ-DELBOSC

DESSINS HORS TEXTE

PAR

C. OGIER

PARIS
Société de Publications Internationales
19, Rue Servandoni, 19
1889



VICENTE DE ARANA

LE PONT DE PROUDINES

(Légende basque)

LE PONT DE PROUDINES

I

Pierre de Pouyanne était furieux. Semblable à un tigre encagé, il allait et venait, le visage enflammé, serrant les poings, criant comme un fou. Il avait déjà brisé quelques meubles à coups de poings, et venait de fendre, d'un terrible coup de pied, la porte d'un très-beau bahut de châtaignier incrusté de bois précieux.

Pierre de Pouyanne était furieux. Pierre de Pouyanne se donnait à tous les diables. L'amiral Pierre de Pouyanne, alcade de Bayonne pour le roi d'Angleterre, écumait et blasphémait comme un damné.

Cette même nuit, à l'instant même, on lui avait fait savoir que les Basques avaient égorgé les gardes du pont de Proudines sur la rivière Nive, et comme ces gardes avaient été placés par lui, c'était un sanglant outrage : aussi était-il furieux et brûlait-il du désir de se venger.

Le landais Pierre de Pouyanne, ennemi acharné des franchises et immunités des Basques, et digne précurseur d'autres personnages qu'il n'est pas besoin de nommer, ne pouvait voir patiemment ceux-là jouir du privilège de passer avec toutes sortes de marchandises par un point quelconque du territoire de Bayonne, sans payer le droit le plus insignifiant. Aussi, sachant que le pont de Proudines était un des passages les plus fréquentés par les traficants de cette nation, s'en était-il emparé et y avait-il établi des gardes armés qui ne devaient laisser passer victuaille ni marchandise sans le paiement préalable du péage qu'il avait arbitrairement établi. Pour justifier cette mesure, le seigneur de Pouyanne disait que la juridiction de Bayonne s'étendait jusqu'où montait la marée, et que comme

la marée arrivait au pont de Proudines, l'alcade de Bayonne, et l'alcade seul, devait ordonner.

Les Basques, toujours partisans de la liberté du commerce, protestèrent énergiquement contre un procédé si injuste, si arbitraire et si vexatoire; voyant leur protestation méconnue, ils tombèrent un jour avec une indicible furie sur les gardes du pont, et les taillèrent en pièces. Les rares qui s'enfuirent purent seuls sauver leur vie.

C'est pour cela que le seigneur de Pouyanne était si furieux, pour cela qu'il frémissait de colère, pour cela qu'il criait d'une voix rauque :

— Je me vengerai ! je me vengerai !

*
* *

La porte s'ouvrit, et une belle jeune fille entra dans la chambre.

Mais je me garderai bien de décrire ses charmes, qui suffiraient sûrement à enlever le sommeil à mes chers lecteurs. Ce n'est que quand on a des

lecteurs de bois qu'on peut oser faire certaines peintures.

Qu'il suffise de savoir que Laure de Pouyanne était belle entre les plus belles filles des Landes, ce qui n'est pas peu dire pour ceux qui savent quelles beautés il y a et il y a toujours eu à Dax, à Saint-Sever, à Mont-de-Marsan, à Labrit et à Peyrehorade; dans toute cette plaine sablonneuse qui s'étend au bord du Golfe de Biscaye.

En voyant sa fille, Pierre de Pouyanne s'apaisa comme par enchantement. Et quand la belle jeune fille s'approcha de lui, souriante, le tigre aussi sourit comme une personne.

C'est que Pierre de Pouyanne idolâtrait sa fille Laure, et la seule présence de cette adorable créature suffisait toujours pour calmer les tempêtes qui se déchaînaient si fréquemment dans le cœur turbulent de l'amiral.

L'amour que Pouyanne avait pour sa fille était si grand qu'il frisait l'invraisemblable. Il voulait que personne ne l'aimât et qu'elle n'aimât personne que lui; il était jaloux même des serviteurs des

deux sexes que Laure traitait avec cette douceur et cette affabilité qui formaient le fond de son caractère, si différent de celui de son dur et sauvage père.

Pour le bon alcade, tout le charme de la vie se résumait en sa Laure. Jamais il ne parlait ni ne voulait entendre parler de la marier, et abhorrait les nombreux adorateurs de sa fille, craignant qu'à cause de l'un d'eux elle n'arrivât à l'aimer moins, ou à l'oublier peut-être complètement. Qu'aurait dit le seigneur de Pouyanne, s'il avait su que sa fille, sa Laure aimait un Basque, un fils de cette race indomptée qu'il haïssait à mort ? Qu'aurait-il dit s'il avait su que Laure de Pouyanne aimait un des plus nobles jeunes hommes d'Ustaritz, la ville sacrée du Labourd (1), le brave Gaston d'Irube, et qu'elle ne pensait qu'à lui à toute heure ?

Mais il était loin de le soupçonner. Pouyanne

(1) Ustaritz est dans le Labourd ce qu'est Guernica en Biscaye. Là était le fameux chêne à l'ombre duquel délibérait l'assemblée générale de la région.

croyait que sa fille n'aimait pas encore d'autre que lui.

Comme toujours, en la voyant, son front se dérida, et tant qu'ils furent réunis, le terrible alcade parla, rit et joua comme un petit enfant.

Mais, quand la jeune fille lui souhaita le bonsoir et se retira dans son appartement, quand Pouyanne resta seul dans sa chambre, dont les meubles brisés lui rappelèrent ce qui était arrivé au pont de Proudines sur la rivière Nive, on l'entendit de nouveau frapper le sol du pied et crier d'une voix de stentor :

— Je me vengerai ! Je me vengerai !

II

Le 24 août 1341 sera toujours une date tristement mémorable sur les deux rives de la Nive.

Le 24 août 1341, ou, selon quelques-uns 1342, fut le jour que Pierre de Pouyanne choisit pour se venger des Basques qu'il haïssait de plus en plus ardemment.

L'alcade de Bayonne savait que ce jour-là on célébrait au village voisin de Villefranche, la fête de Saint-Barthélemy, son saint tutélaire, et que tout ce qu'il y avait de plus illustre dans la noblesse basque des environs viendrait y prendre part.

Le haineux alcade savait aussi que, suivant la coutume, la fête devait se terminer par un grand banquet au palais de Miots, banquet qui, comme

les autres fois, se prolongerait jusqu'à une heure avancée de la nuit. Le père de Laure appela ses meilleurs amis et ses plus fidèles soldats, les fit armer jusqu'aux dents et sortir secrètement de Bayonne après le coucher du soleil; puis se réunissant à eux dans les environs de la ville, il les amena à Villefranche, dont les habitants, rendus de fatigue, se livraient déjà au repos. Dans le palais de Miots seul, on apercevait des lumières; là seulement continuait la fête qui allait être si inopinément et si barbarement interrompue.

Comme le pays était en paix, et comme les Basques étaient loin de s'imaginer que l'alcade de Bayonne voulût se venger traîtreusement de ce qu'ils avaient fait au pont de Proudines pour défendre leurs immunités méconnues, les portes du palais étaient entièrement ouvertes pour quiconque voulait entrer et s'asseoir à la table; c'est ainsi que le seigneur de Pouyanne et les siens purent sans difficulté aucune, arriver jusqu'au salon même du banquet.

Ce qui se passa alors fut véritablement horrible.

Les Basques, qui n'avaient d'autres armes que leurs bras et les meubles et autres objets qu'ils trouvaient à leur portée, furent barbarement assassinés en présence de leurs épouses et de leurs filles que ne respecta pas non plus la fureur de ces bandits. Le seigneur de Pouyanne laissa seulement la vie à cinq chevaliers, disant qu'il fallait qu'ils vécussent pour pouvoir servir d'arbitres dans l'affaire du pont de Proudines.

Aussitôt, après avoir mis le feu au palais, l'alcade et ses sicaires s'acheminèrent vers l'embouchure de la Nive, disant aux prisonniers qu'ils pourraient bientôt par eux-mêmes et à leur entière satisfaction, s'assurer que la marée arrivait jusqu'au pont.

Tous se demandaient ce qu'allait faire Pierre de Pouyanne, mais personne ne put le trouver, ce qui prouve que parmi tous ces scélérats, aucun ne l'était autant que l'alcade de Bayonne.

Quand ils arrivèrent au pont de Proudines, le seigneur de Pouyanne s'adressant aux prisonniers, leur dit que le moment où, comme il le leur avait annoncé, ils allaient servir d'arbitres, était arrivé,

et il les fit aussitôt attacher aux piliers du pont avec l'eau jusqu'à la ceinture.

La marée, qui commençait alors à monter, couvrit peu à peu les cinq chevaliers, qui disparurent rapidement sous les eaux.

Un de ces malheureux était le brave Gaston d'Irube, l'amant de Laure de Pouyanne, l'homme à qui pensait à toute heure la belle fille de l'alcade de Bayonne.

III

Lorsqu'après avoir consommé l'infâme prouesse que nous avons racontée dans le chapitre précédent, le féroce alcade revint à Bayonne, une douloureuse surprise l'y attendait.

Laure de Pouyanne avait disparu, et, quelques efforts que l'on fit pour la trouver, on n'y put réussir.

Ce que souffrit alors l'alcade, il n'y a pas de mots capables de le rendre.

Fou de douleur, il mit en mouvement toute la ville et ses alentours, ordonna à ceux qui relevaient de son autorité de ne s'occuper que de chercher sa fille, et promit une splendide récompense à qui pourrait la retrouver. Non content de cela,

Pouyanne, saisi d'une inquiétude atroce, sortit lui-même à la recherche de Laure, et erra tout le jour, sans un moment de repos, et sans trouver sa fille ni recueillir sur elle le moindre indice.

La nuit le surprit près de Villefranche, sur la rive droite de la Nive. Les remords, ou, peut-être, un pressentiment fatal, ramenait le terrible au théâtre de son crime.

Mais quand il arriva au pont de Proudines, la nuit était déjà complètement venue. Le seigneur de Pouyanne put voir alors, à la clarté de la lune, les têtes livides des chevaliers que, la nuit précédente, il avait fait attacher aux piliers du pont.

En effet, ces cinq victimes de l'implacable alcade se trouvaient encore là. A minuit les Basques devaient venir recueillir leurs corps pour les ensevelir chrétiennement.

Le seigneur de Pouyanne, malgré la dureté de son cœur, ne put s'empêcher de frémir.

Mais, Dieu saint ! Quelle est la femme vêtue de blanc, qui appuyée sur la rampe du pont contemple les malheureux attachés aux piliers ?

C'est une jeune fille pâle et belle, aux cheveux noirs et abondants, aux formes pures et parfaites. Il n'y a pas à en douter : elle n'est et ne peut être autre que Laure de Pouyanne.

L'alcade lança une exclamation indéfinissable.

En l'entendant, la jeune fille leva les yeux et reconnut son père.

— Laure ! Ma fille ! — cria Pouyanne :

La jeune fille ne répondit pas.

Alors Pierre de Pouyanne fit quelques pas vers le pont.

La jeune fille, qui ne le quittait pas des yeux, se dressa, dans l'attitude d'une reine offensée.

— Laure ! Ma chère Laure ! — cria Pierre de Pouyanne, sans s'arrêter.

— Maudit ! Maudit ! — répondit Laure, d'une voix claire et ferme.

Pouyanne s'arrêta comme frappé par la foudre ; mais bientôt, il refit quelques pas vers le pont.

En voyant cela, la jeune fille monta sur la rampe, et étendit la main comme pour ordonner à son père de s'arrêter.

Qu'elle était belle alors ! Que son attitude était noble, majestueuse ! Comme ses yeux brillaient ! Quelles lueurs s'échappaient de ce front si blanc, sur lequel ondoyaient les noirs cheveux au souffle de la suave brise de la nuit ! La malheureuse jeune fille était folle ; mais la folie n'avait pas changé son visage, ni ne l'avait enlaidie en quoi que ce fût.

— Que fais-tu, Laure, ma fille ? — cria Pouyanne, s'arrêtant, saisi de terreur. — Descends, descends pour Dieu, fille de mon âme !

— Maudit ! Maudit ! — répondit de nouveau Laure d'une voix aussi ferme que la première fois.

Alors Pouyanne, fou de désespoir et, sans se rendre compte de ce qu'il faisait, fit deux ou trois pas dans la direction du pont, et au même instant Laure se jeta dans la rivière.

L'alcade resta immobile de terreur. Il aurait voulu se lancer dans la Nive pour sauver sa fille, mais il semblait cloué au sol, et sentait vaciller sa tête.

Cependant la jeune fille avait reparu sur les eaux ; elle embrassait le cadavre de Gaston d'Irube, et regardant son père avec des yeux enflammés, lui criait :

— Maudit ! Maudit !

Pierre de Pouyanne tomba à terre sans connaissance.

*
* *

C'est à ce fameux alcade et amiral que, plusieurs années après ces évènements, en récompense de ses nombreux et signalés services, le roi d'Angleterre Edouard III octroya le droit de percevoir un impôt sur chaque baleine que pêcheraient les vaillants harponneurs de Biarritz.

Malheureusement le roi ne pouvait lui rendre sa fille Laure, ni la paix de la conscience qu'il avait perdue.

VICENTE DE ARANA

OCHOA DE MARMEX

(Légende basque)

OCHOA DE MARMEX

Quel est donc ce hardi cavalier qui descend avec un calme majestueux l'étroit sentier conduisant à la fontaine ?

La charmante jeune fille qui, près de la source abondante et cristalline attend que sa cruche se remplisse ne le quitte pas des yeux.

Elle ne le quitte pas des yeux ; mais elle les baisse avec pudeur, lorsque le cavalier arrive auprès d'elle et fixe, sur son angélique visage, son regard doux et pénétrant.

— Que Dieu te garde, charmante fillette !

Sais-tu de quel côté se trouve la tour de Lemindano ?

— Derrière ce mont, sur une hauteur qui domine la vallée. Cet étroit sentier vous y conduira.

— En connais-tu par hasard les habitants? on dit que Rodrigo Urtiz de Lamindano a une fille fort jolie.

— Ceux qui le disent ne mentent pas : Alida de Lamindano est la plus belle des jeunes filles des alentours.

— En ce cas les amoureux ne doivent pas lui manquer.

— Elle en a beaucoup; mais aucun n'est si noble, ni si riche, ni, d'après ce que l'on dit, si élégant que son fiancé qui sous peu doit arriver à la tour où il est attendu avec grande impatience.

— Et la belle Alida aime-t-elle ce chevalier?

— Elle ne peut guère l'aimer : elle ne l'a jamais vu. Rodrigo de Lamindano et son intime ami Inigo de Marmex, concertèrent cet hymen quelques mois après la naissance d'Alida. Le fiancé Ochoa de Marmex comptait alors à peine neuf ans. Depuis ce jour le seigneur de Marmex et son fils ont toujours été absents du pays; Don Inigo était au service du

roi de Castille : nul doute que le bruit de ses exploits ne soit parvenu jusqu'à vous. Durant la dernière guerre contre les Mores, le fils s'est distingué plus encore que le père, mais malheureusement celui-ci mourut dans un des derniers combats. La guerre terminée et les Mores vaincus, l'orphelin doit revenir bientôt en Viscaye pour épouser Alida de Lamindano.

Pendant que le chevalier et la jeune fille parlaient, la cruche s'était remplie et débordait, la jeune fille s'en aperçut et la mettant sur sa tête, salua gracieusement son interlocuteur et prit le sentier qui conduit à la tour de Lamindano. Le cavalier marcha derrière elle en lui disant :

— Je suis charmé que tu prennes le chemin que je dois suivre; nous pourrons ainsi continuer à parler.

— Je vais à la tour de Lamindano, car j'y demeure avec mon oncle Rodrigo et ma cousine Alida.

— Est-ce possible ? Toi la nièce du seigneur de Lamindano !

— Ceci vous paraît étrange parce que vous me voyez pauvrement vêtue et avec la cruche sur la tête ; mais c'est la vérité. Je me nomme Graciosa de Lamindano, et mon père était le frère de Don Rodrigo Urtiz.

— Ah ! c'est ainsi que le seigneur de Lamindano traite sa nièce, et Alida y consent ? Tu dois être bien malheureuse, pauvre enfant ?

— Pas autant que vous le croyez, car les serviteurs et les gens d'armes du château m'aiment beaucoup et me traitent avec la plus grande douceur. D'ailleurs, moi, j'aime le travail, et je serais très heureuse si mes oncles et ma cousine me montraient quelque tendresse, mais ils n'ont pour moi que des paroles dures et des regards encore plus durs.

— Mais alors pourquoi ne les quittes-tu pas ? N'importe où, tu serais mieux.

— Et où irais-je puisque je n'ai d'autres parents ? Ma pauvre mère mourut en me mettant au monde, mon père succomba à la suite des mauvais traitements que lui infligea son frère Rodrigo qui, non

content de lui ravir ses biens attenta à son existence de mille façons. Puis, quand je devins orpheline, il me recueillit dans sa maison, pour faire parade de générosité et de sentiments bons et chrétiens.

— Quelle sublime action ! Combien je te plains, pauvre enfant ? Par bonheur tu es plus belle qu'un séraphin, et il faut espérer que bientôt quelque jeune et honnête garçon de ces contrées t'épousera et te délivrera d'un aussi odieux esclavage.

Ne rougis point, réponds franchement. Si ta cousine a tant de galants, tu dois en avoir un aussi ?

— Ne le croyez pas. Lorsque quelque jeune homme, parmi ceux qui fréquentent la tour, se montre courtois et obligeant envers moi, ou me porte le plus petit intérêt, Alida et mes oncles ne tardent pas à lui faire comprendre que sa présence est inopportune et qu'il ne doit pas reparaître dans la maison. Ils disent que je n'ai point besoin d'autre fiancé que Johannès le Bossu.

— Johannès le Bossu ! quel est cet homme ? un bossu pour toi, si droite et si bien tournée ?

— Le pauvre Johannès est un malheureux, idiot et contrefait, plus laid qu'un cauchemar; c'est pour cela qu'ils se plaisent à dire qu'ils me marieront avec lui, croyant m'affliger par ce moyen.

— Tu ne dois pas t'affliger. Les galants sans bosse ne te manqueront pas; mais je crois que même avec Johannès l'idiot tu serais plus heureuse qu'avec ces parents, car d'après ce que je vois ils ont une horrible bosse dans le cœur.

La jeune fille ne répond pas. Elle chemine par le sentier tortueux avec aisance et légèreté, comme si au lieu de la cruche elle n'eût porté sur ses cheveux dorés qu'une guirlande de fleurs.

Le jeune homme marche à ses côtés et ne se lasse pas de contempler le doux et beau visage de la jeune fille.

C'est ainsi qu'ils arrivent à la tour. Le chevalier admire la grandeur et la solidité de l'édifice, qui est de forme rectangulaire : la muraille extérieure et les tours de ses quatre angles, le corps saillant

qui occupe le centre de la courtine faisant face au sud, les grandes fenêtres en arc percées dans les murs épais de l'édifice, les longs espaces couronnés par les créneaux et les meurtrières.

Comme la herse est levée, le pont tendu et la porte intérieure ouverte, le chevalier et la jeune fille pénètrent dans la forteresse; une autre muraille crénelée comme la première s'offre à leurs yeux, et par la grande porte gothique qui s'ouvrait ils entrent dans une grande place d'armes, au centre de laquelle s'élève la tour de Lamindano.

— Je te prie, aimable jeune fille, dit le chevalier, de faire part à ton oncle de mon arrivée dans sa maison. Dis-lui qu'Ochoa Iniguez de Marmex désire le voir.

— Ochoa Iniguez de Marmex ! reprit la jeune fille. Et après avoir regardé le chevalier d'une manière indéfinissable, elle monte dans le large escalier qui conduit à la porte principale.

Comme la jeune fille regrette d'avoir été si franche avec l'étranger !

Au bout d'un moment, Rodrigo Urtiz apparaît

sur le seuil, suivi de quelques serviteurs. Un de ceux-ci mène à l'écurie le cheval du seigneur de Marmex, et pendant ce temps le seigneur de Lamindano salue courtoisement le nouvel arrivé, descend pour le recevoir jusqu'au pied de l'escalier et le conduit au grand salon du château.

Là l'attendent la dame de Lamindano et Alida, sa charmante fille; le seigneur de Marmex est si anxieux de voir sa fiancée, que son regard ne prête aucune attention à la large frise de chêne artistement sculptée, ni aux tapis qui couvrent les murs, ni au plafond lambrissé qui est une merveille d'art, de goût et de patience.

L'héritière de Lamindano est, en vérité, belle, bien belle, presque aussi belle que sa cousine; mais dans sa figure ne se dessinent pas, comme dans celle de Graciosa, la candeur, la bonté et la douceur, qui sont le plus bel ornement de son sexe.

Sa mère, l'épouse de Rodrigo Urtiz, ne représente que quelques os recouverts d'un parchemin jaune et plissé; elle a un nez démesuré, semblable

au bec d'un oiseau de proie, et des yeux brillants qui ont une expression de méchanceté répulsive, de dureté, d'orgueil.

Rodrigo de Lamindano présente le chevalier à ces dames, celles-ci le reçoivent courtoisement, et le chevalier de Marmex commence une conversation animée avec l'épouse momifiée de son hôte.

Alida le regarde à la dérobée, et paraît satisfaite de son examen. C'est qu'en vérité Ochoa de Marmex est un fort beau garçon, et que son luxueux vêtement noir et les armes brillantes qu'il porte rehaussent la beauté de sa face et la majesté de son maintien.

— Comment se fait-il, mon noble ami, s'exclame le seigneur de Lamindano, que vous soyez venu seul ? Comment se fait-il que même un simple écuyer ne vous accompagne pas ?

— J'ai laissé mes serviteurs dans la maison de mon allié Gonzalo de Idokiliz, où j'habiterai jusqu'au jour de mes noces.

— Je ne suis pas en très bons termes avec Don

Gonzalo, et je regrette que vous vous soyez logé dans sa maison.

— Je n'avais aucune nouvelle de votre désaccord, autrement j'eusse choisi une demeure qui eût été plus dans votre goût. Comme le seigneur d'Idokiliz est mon parent et mon ami, et comme je savais que sa tour n'est pas éloignée de la vôtre, j'ai cru qu'il serait plus convenable d'y loger. Don Gonzalo voulait me donner un serviteur qui m'eût conduit ici; je n'ai pas accepté, je lui ai demandé de m'indiquer le chemin que je devais prendre, car je préférais venir seul. Mais je me suis égaré et, peut-être vaguerais-je encore par ces montagnes, si je n'avais pas rencontré votre jolie nièce, avec qui je suis venu depuis la fontaine.

Pendant cette conversation arrive l'heure du dîner. Ochoa de Marmex s'assied à table et Graciosa fait le service avec un air triste mais résigné.

Tous font les honneurs dus à l'abondance et au bon goût, excepté Alida, chez qui la joie a remplacé l'appétit. Elle pense à l'envie qu'éprouveront ses amies, quand elles la verront s'approcher de

l'autel, au bras du jeune et beau gaillard. Graciosa verse avec profusion le cidre délicieux et le vin généreux; la pauvre jeune fille veille sur tout avec délicatesse et soin.

Elle n'a besoin d'aucune observation, tant elle semble prévenir les désirs de tous. Ochoa de Marmex très-joyeux parle du jour où l'on célèbrera le mariage; s'adressant au seigneur de Lamindano, il s'écrie :

— J'espère que ce jour-là vous ferez en sorte que nous ne voyons aucune figure triste à nos côtés.

— Disposez de tout ce que je possède, disposez-en à votre guise pour secourir le pauvre et réjouir le malheureux.

— Que ce jour-là je vois le sourire sur tous les visages, la joie dans tous les cœurs. Je ne serai heureux que si tous autour de moi se sentent heureux. J'espère même que votre charmante nièce, qui semble triste, changera sa physionomie pour ce jour-là. Sa tristesse paraît être celle d'une jouvencelle en état de se marier et qui, lasse de sa

liberté virginale soupire après les douces chaînes de l'hyménée. Elle est jeune et belle, ma foi, et il ne serait pas difficile de trouver quelque noble et galant jouvenceau, qui la voudrait pour épouse.

Le seigneur de Marmex prononce ces paroles avec un ton railleur, et c'est sur le même ton que la dame de Lamindano dit, sans donner à son mari le temps de répondre :

— Cette jeune fille n'a nul besoin que quelqu'un se donne la peine de lui chercher un amant. Il y a fort longtemps qu'elle en a un.

— Si c'est elle qui l'a choisi, je suis certain qu'il ne lui manquera ni noblesse, ni vertu, ni courage.

— Toutes ces qualités, — s'exclame Alida souriant malignement — et d'autres non moins précieuses, Johannès le Bossu les possède.

— Johannès le Bossu ! dit en riant le seigneur de Marmex, le nom ne donne pas une très-bonne idée de la personne. Un amant avec une bosse ! Sans doute, ceux qui disent que les bosses exercent

une singulière fascination sur les femmes, ont raison ? »

Alida, le seigneur de Lamindano et son épouse accueillent avec un rire bruyant les paroles du jeune homme; l'affreuse vieille laisse entrevoir en riant ses dents démesurées. La malheureuse Graciosa tremble sur ses jambes. La cruauté du chevalier la surprend et l'afflige profondément, à peine peut-elle contenir les larmes qui mouillent ses beaux yeux.

Ochoa de Marmex l'a-t-il remarqué ? a-t-il eu pitié de la pauvrette ? Ce qu'il y a de certain c'est qu'il abandonne son ton moqueur, et dit, en s'adressant au seigneur de Lamindano :

— Puisque le jour des épousailles est si proche, je crois de mon devoir, mon noble et cher hôte, afin que vous ne soyez pas trompé, de vous faire une importante remarque.

« Vous souvenez-vous de Sancho de Emaldi, seigneur ? avez-vous jamais connu un jeune homme plus sain, plus robuste, plus joyeux ?

« Eh bien, si vous le voyiez à présent, vous ne

le reconnaîtriez pas. Triste, pâle, affaibli, taciturne, ce n'est même plus l'ombre de ce qu'il fut un jour.

» Doué d'un caractère faible et d'un cœur trop bon, il n'eut, depuis son mariage, d'autre volonté que celle de son épouse, qu'il aimait avec tendresse : de telle sorte que celle-ci est arrivée à le dominer complètement, à exercer sur lui la plus odieuse tyrannie, à le traiter comme un vil esclave.

« Sancho de Emaldi n'a plus de forces pour rompre la lourde chaîne qui l'oppresse, et qui finira par l'étouffer. Pour rien au monde je ne voudrais me voir dans une aussi triste situation, et ce serait une grande folie que de ne pas prendre des mesures opportunes pour l'éviter.

« J'aimerai mon épouse et je ne lui donnerai aucune rivale, elle sera en possession de mon cœur tout entier; mais en échange elle devra faire en tout ma volonté, humblement et joyeusement.

« Pour qu'elle s'accoutume à me considérer comme son souverain seigneur et maître, je veux

qu'au moins pendant quelques années, les plus humbles soins de ma maison soient sa tâche; elle apportera l'eau de la fontaine, elle lavera la vaisselle et aura le soin de la propreté de la cuisine. »

Alida et sa mère ne savent que penser des paroles du chevalier. Le seigneur de Lamindano trouve la plaisanterie par trop forte, et ne réussit pas à répondre.

Cependant, au bout de quelques instants, il s'écrie, essayant vainement de dissimuler sa colère :

— Je sais bien que vous plaisantez, car je ne vous pense pas capable de croire qu'Alida de Lamindano s'abaissera jamais jusqu'au point de s'occuper de choses aussi viles.

— Je suis loin de plaisanter; au contraire, je parle en toute vérité; si ce que je viens de dire ne vous plaît pas, si vous voulez pour votre fille un mari qui ressemble à Sancho de Emaldi, il vous faudra le chercher ailleurs, car le fils de mon père est décidé à ne se laisser gouverner par aucune femme.

— Par Sainte Marie! — s'exclama Rodrigo Urtiz

en se levant et en écartant brusquement la chaise, — une telle insolence n'est plus supportable, c'est la fille d'un rustre et non la fille d'un chevalier, qui convient à un homme aussi grossier.

La dame de Lamindano et sa fille quittent aussi la table; la première se livre à des injures contre le chevalier de Marmex, et Alida, l'orgueilleuse Alida, essaye en vain de paraître froide et dédaigneuse.

Seul le jeune homme conserve son calme, seul il reste froid et assuré.

Il se lève de table doucement, et s'écrie avec surprise :

— Je ne sais comment mes paroles si simples, ma franchise digne de reconnaissance, peuvent causer ici une si grande émotion.

« Croyez-vous par hasard que seule la fille d'un rustre doive s'occuper de ces travaux qui vous semblent si vils ? Votre frère, le père de Graciosa de Lamindano, était-il un grossier pataud ?

« Approchez-vous, belle fille, et ne craignez rien. Je vous prends sous ma protection. Dites-

moi, ne feriez-vous pas avec plaisir ce que j'ai dit, et encore plus, pour un mari que vous aimeriez et qui vous aimerait ? Mais non ; c'est autre chose que je dois vous demander. Si je vous disais que je vous aime, que votre douceur et votre résignation m'ont subjugué, que je désire vous prendre pour épouse, accepteriez-vous ma main ?

« Et feriez-vous pour moi qui vous aime tant, ce que vous faites pour ceux qui vous haïssent ?

« Répondez, je vous en supplie ; vous n'avez rien à craindre, car je suis ici pour vous défendre. Acceptez-vous ma proposition ? »

Un *oui* presque imperceptible s'échappe des lèvres tremblantes de Graciosa. En l'entendant, la vieille, folle de rage, redouble ses injures ; Alida aussi commence à maltraiter la pauvre fillette ; le seigneur de Lamindano fait quelques pas vers elle d'un air menaçant ; mais Graciosa se réfugie à côté de Marmex, semblable au poussin qui, voyant l'épervier s'approcher, court se cacher sous les ailes de sa mère.

Ochoa de Marmex lui tend une main pour lui

donner courage, et de l'autre il empêche que Rodrigo Urtiz arrive jusqu'à la jouvencelle.

Le seigneur de Lamindano, vivement irrité, cherche à sa ceinture le pommeau de son épée, mais ne le trouvant pas, il serre les poings et lance un rugissement d'impuissante fureur. Que ne donnerait-il pour être armé, pour avoir sur lui poignard ou épée et pouvoir terrasser son ennemi ?

Celui-ci dégaîne, et fait un pas vers le seigneur de Lamindano, sans lâcher la main de Graciosa.

— Ah ! vous voulez m'assassiner ! »

Don Rodrigo hurle : « Mais vous êtes en mon pouvoir et vous ne m'échapperez pas.

— Je suis en votre pouvoir, c'est certain ; mais je jure par l'âme de mon père que, si vous ne me laissez partir librement, si vous appelez vos gens, si vous faites le plus petit mouvement, je vous tuerai sans compassion.

« Remettez-vous donc, seigneur, et faites que ces dames se calment. Réfléchissez à ce qu'il vous convient de faire.

« Vos domestiques peuvent m'ôter la vie, mais

vous mourrez le premier ; j'ai d'autre part des alliés et des proches parents qui ne manqueront pas de me venger.

« Ah ! vous regardez la porte ! Malheur à vous si quelqu'un traverse le seuil pour venir à votre aide ! Avant que personne n'arrive ici, cette épée vous aura traversé le cœur.

« Il faut que vous me laissiez partir librement avec votre nièce ; mais comme vous êtes capable d'envoyer vos hommes d'armes derrière nous, je veux que vous nous accompagniez vous-même jusqu'à la tour d'Idokiliz. Votre vie vous répondra de notre sécurité pendant le trajet.

« Marchez, seigneur, marchez ; conduisez-nous à la demeure de mon parent Gonzalo de Idokiliz : nous irons à pied car la distance est courte, et gardez mon cheval jusqu'à ce que je l'envoie chercher ; j'espère que vous le remettrez à quiconque vous le demandera en mon nom, et que vous ne m'obligerez pas à mettre le siège devant votre tour pour le retrouver.

« Et toi, Graciosa, mon amour, ne tremble pas

ainsi. Appuie ton bras sur le mien et ne crains rien. Je t'aime tant que je me sens des forces pour te défendre contre le monde entier.

« Ne sois pas triste, ne crois pas que tu vas être l'esclave d'Ochoa de Marmex. Tu ne ressembles pas à Alida de Lamindano, ni à l'épouse de Sancho de Remaldi ; tu ne seras pas traitée comme elles mériteraient de l'être.

« Tu seras ma reine et ma dame ; tout mon orgueil sera de te rendre heureuse, de combler tes désirs, et s'il le faut je te servirai à genoux.

« Ochoa de Marmex est tendre et complaisant avec celui qui est bon et humble ; âpre et inflexible avec celui qui est orgueilleux ».

Quelques serviteurs du château, attirés par la curiosité vers la porte écoutent cette altercation si singulière. Comme ils idolâtrent Graciosa ils se réjouissent de ce qui vient d'arriver. Loin de voler à la défense de leur seigneur, ils courent porter la nouvelle aux autres serviteurs et gens d'armes. Tous alors cherchent l'endroit le plus convenable,

d'où ils pourront, sans être vus, voir eux-mêmes la sortie des deux chevaliers et de la jeune fille.

En avant, marche le seigneur de Lamindano qui se donne en vain l'apparence d'un homme satisfait, pour que ceux qui le voient, ne devinent pas son humiliation.

Ochoa de Marmex et Graciosa le suivent à une très courte distance.

Ce galant jeune homme, que dit-il à la charmante jouvencelle ?

Il parle si bas, si bas qu'il m'est impossible d'entendre.

Mais, sans doute, ce sont choses délicieuses et douces, car la jeune fille baisse les yeux en souriant.

VICENTE DE ARANA

ZAZPIKI

OU

LE MALADE D'AMOUR

ZAZPIKI

OU

LE MALADE D'AMOUR

I

Mère, — dit Zazpiki, qui revient de la chasse, — fais du feu dans le foyer, car je me sens transi.

Dans la montagne j'ai vu Marie et je l'ai embrassée.... Ah ! qu'elle est belle ! Si tu la voyais !

Sa taille est d'osier, sa physionomie angélique, ses yeux rendent fou.

Mais je ne puis être son époux !

Mère, l'amour que je ressens pour elle me fait languir. Que je souffre !

Ah ! mère chérie ! Prie pour le pauvre Zazpiki, malade d'amour !

II

— Mère, — dit Zazpiki qui revient de la chasse, — avive le feu qui brûle dans le foyer, car le froid de la montagne m'a saisi jusqu'à la moëlle des os.

J'ai revu Marie, et je l'ai embrassée pour la deuxième fois.... Mon Dieu, qu'elle est belle !

Si tu sentais l'arome de son souffle, si tu entendais le timbre argentin de sa voix !

Quel malheur qu'elle ne puisse être mon épouse !

Chaque jour s'augmente ma langueur; mes joues pâlissent et mes yeux se sèchent à force de pleurer.

Prie, ma mère, prie pour le pauvre Zazpiki, malade d'amour !

III

— Mère, — dit Zazpiki qui revient de la chasse, — approche moi ce banc pour que je m'asseye à côté du feu, car mes membres sont gelés.

J'ai embrassé Marie pour la troisième fois, mère.... car je l'aime de toute mon âme.

La sienne est grande et belle comme celle d'une sainte.

Grand aussi est son cœur, dont jaillissent des torrents de tendresse. Ange, et non femme, est la vierge que j'adore.

Quel malheur que son père s'oppose à notre union !

Ma langueur est extrême; vois mes yeux caves, mes joues pâles et mes lèvres livides.

Élève au ciel tes prières, mère; prie pour le pauvre Zazpiki, malade d'amour !

. . . .

Et Zazpiki se tait, laisse tomber sa tête sur ses genoux, pousse un profond soupir, et expire....

La mère le prend dans ses bras, l'embrasse, folle de douleur; mais bientôt elle s'agenouille, pleure, et levant les yeux au ciel s'écrie :

— Vierge Marie ! Reçois l'âme de mon pauvre Zazpiki, victime de l'amour !

49

VICENTE DE ARANA

AUX BORDS DE L'URUMEA

AUX BORDS DE L'URUMEA

Qu'elles sont belles, les jeunes filles du Guipuzcoa ! Qui n'admire leurs joues rosées, leurs lèvres carminées, leurs yeux doux et expressifs, leur front élevé, leur chevelure soyeuse, leur taille flexible et svelte, leurs mouvements pleins de grâce et de gentillesse ?

Qu'elles sont belles les jeunes filles du Guipuzcoa ! Qui peut résister à leurs enchantements ? D'un regard, d'un sourire, elles enchaînent la volonté la plus ferme, elles asservissent le cœur le plus orgueilleux.

Et parmi les filles du Guipuzcoa, ne sont certainement pas les moins belles, les moins gra-

cieuses, ni les moins séductrices les vierges de Donostia (1), de l'ancienne Izurun, de la blanche colombe qui, posée au pied de la verte colline d'Urgull (2), aux bords du cristallin Urumea, dort au monotone roucoulement de la mer des Cantabres.

Pauvre Pierre de Lartaun ! Il y a encore peu de mois c'était le plus gai, le plus heureux des jeunes gens; il y a encore peu de mois, son visage était toujours souriant et ses joues toujours colorées. Mais, hélas ! un jour ses yeux bleus se rencontrèrent avec les yeux bruns de la plus jolie jeune fille de Donostia; le regard de ces yeux lui causa une sensation profonde, ineffable, et, depuis ce jour, le pauvre Pierre demeura pensif, taciturne; depuis ce jour, il maigrit visiblement; depuis ce jour, partirent la couleur de ses joues et le calme de son cœur.

Regardez-le ! Il semble plus un spectre qu'un

(1) Nom basque de la ville de Saint-Sébastien.

(2) Le Mont Orgueil, suivant d'autres personnes.

homme ; c'est moins un jeune homme plein de vie qu'un défunt qui est sorti de la tombe, où ne le laissaient pas reposer ses pêchés.

Ce n'est pas que Marie de Loidi l'ait repoussé ; ce n'est pas que Marie de Loidi ne l'aime pas. Elle l'aime et le lui a dit mille fois.

Mais Pierre est un orphelin sans famille, sans amis, sans avenir, et l'avarice du père de Marie s'oppose à son bonheur ; pour comble de malheur, le démon de la jalousie tourmente le cœur sensible du jeune homme.

Le malheureux Pierre a perdu tout espoir, et a résolu de quitter son pays, de fuir de l'autre côté des mers, de mettre entre lui et celle qu'il aime l'immensité de l'Océan.

Pauvre insensé ! Il s'imagine qu'en laissant sa patrie il recouvrera le calme qu'il y a perdu ; mais, pour le recouvrer il lui faudrait fuir de son propre cœur, et c'est impossible.

Pauvre Pierre de Lartaun ! Lentement, comme malgré lui, et faisant d'inutiles détours, il se dirige vers le port, où il doit s'embarquer ; le condamné

qui marche au lieu du supplice n'a pas plus piteuse mine.

Les rues de la ville sont solitaires et silencieuses; tous leurs habitants sont allés au quai, dire un triste adieu à leurs parents, à leurs amis, à leurs voisins, à leurs compatriotes qui partent pour Outremer.

— Que la ville est triste ! — s'écrie Pierre. — Presque aussi triste que mon cœur.

« Pauvre insensé ! Marie me regardait avec des yeux pleins de bonté et son père se montrait bienveillant avec moi; cela m'inspira du courage et me fit concevoir de trompeuses espérances.

« J'osai déclarer mon amour, et Marie m'avoua le sien. Oh ! Ils se trompent ceux qui disent qu'on meurt aussi de plaisir, car certainement j'en serais mort alors.

« Quel avenir souriant je rêvai dans cet heureux moment ! Il me semblait que tous les hommes devaient envier mon sort.

« Mais, que mon bonheur dura peu ! Ce même jour, j'entendis parler de l'avarice du père de Marie;

ce même jour arriva à Saint-Sébastien cet étranger, ce Bayonnais, cet odieux Louis de Bidarray.

« Le père de mon adorée le reçut avec prévenance, le combla d'attentions ; les richesses de l'étranger avaient éveillé la convoitise du vieillard. Je compris qu'il désirait unir sa fille à Louis de Bidarray.

« Marie continuait à m'aimer, ou du moins elle me le disait tous les jours. Mais en même temps elle traitait l'étranger avec affabilité, paraissait enchantée de ses attentions, lui souriait avec douceur, était avec lui beaucoup plus complaisante qu'avec moi.

« La jalousie me martyrisait ; mon cœur était un enfer.

« Je ne pouvais vivre ainsi. Désireux d'en finir, je demandai à Machin de Loidi la main de sa fille et Machin de Loidi me la refusa net.

« Alors dans un moment de folie, je proposai à Marie un mariage clandestin ; je la priai de quitter son foyer et de me suivre à l'étranger où rien ne s'opposerait à notre bonheur.

« Mais elle me répondit qu'elle ne voulait pas donner prise à la médisance; que jamais elle ne manquerait à ses devoirs; qu'elle ne causerait pas une telle peine à sa famille; qu'elle ne serait pas mon épouse sans le consentement de son père.

« Hélas ! Eut-elle voulu me suivre, je ne l'aurais pas arrachée du foyer paternel, où elle est heureuse et ne manque de rien; je n'aurais pas voulu unir son sort à celui d'un malheureux, dont l'avenir est si peu souriant. Mais, si elle m'aimait réellement, m'aurait-elle si cruellement répondu ?

« Il est vrai qu'elle pleura quand je lui dis que j'allais partir pour l'Amérique; mais devait-elle se contenter de pleurer ?

« Si elle m'aimait réellement, elle aurait essayé de me retenir, ou m'aurait promis de rester fille jusqu'à ce que j'aie pu faire fortune en Outremer et revenir dans mon pays.

« L'espoir de la posséder m'aurait donné des forces, et avec l'aide de Jaungoikoa, avant longtemps j'aurais été riche, beaucoup plus riche que Louis de Bidarray. Je serais alors revenu dans

mon pays, j'aurais rempli d'or les tiroirs de Machin de Loidi, et il m'aurait donné sa fille, plus précieuse à mes yeux que tous les trésors de la terre.

« Mais, malheur ! Marie ne m'aime pas; Marie aime Louis de Bidarray.

« Les Français sont très galants, ils ont une langue très mielleuse, ils connaissent les flatteries qui sont si agréables aux femmes, et je ne m'étonne pas que ce Français ait gagné le cœur de la fille de Machin de Loidi. »

A ce moment, le malheureux jeune homme entre dans la rue où habite Marie, et malgré sa mauvaise humeur, jette un timide regard à la fenêtre de l'étage de la jeune fille. Il regrette de s'éloigner sans contempler une fois de plus cet angélique visage.

Remarquant que la fenêtre est fermée, et ne voyant personne aux autres fenêtres et balcons de la maison, le jeune homme baisse les yeux et soupire tristement.

Mais en les baissant, il frémit de plaisir car il

aperçoit la belle Marie de Loïdi debout sur le seuil de la porte.

Pierre tremble comme une feuille agitée par le vent. A mesure qu'il s'approche de la jeune fille, son cœur bat avec plus de violence. Mille sentiments opposés se livrent bataille dans son cœur.

En arrivant à la porte de la demeure de Machin de Loidi, le jeune homme s'arrête ; mais telle est son émotion, qu'il ne peut saluer sa bien-aimée. Elle, le regardant avec une expression indéfinissable, s'écrie :

— Pourquoi l'Euskalduna (1) quitte-t-il sa patrie ? Où trouvera-t-il un pays aussi beau que celui que créa le Très-Haut Jaungoikoa pour servir de demeure aux fortunés fils d'Aitor ?

— De l'autre côté des mers il y a une terre cent fois plus belle que le brumeux pays des Basques. Les arbres de cette région délicieuse produisent des ananas odoriférants, des goyaves savoureuses et

(1) Le Basque.

d'autres fruits exquis; non comme ceux d'ici, de mauvaises prunes sauvages et d'aigres pommes.

— Les mauvaises prunes sauvages et les aigres pommes sont agréables au palais des fils de cette terre. Et qu'importe qu'il y ait de l'aigreur dans les fruits s'il n'y en pas dans les cœurs ?

— Là croit le lotus d'une incomparable beauté; les rhododendrons ornent les immenses prairies; les magnolias parfument l'air, et le nénufar se mêle gracieusement à l'ondoyante surface des lacs.

— Plus que ces superbes fleurs, moi j'aime les blanches campanules qui ornent les verts et joyeux enclos du Guipuzcoa; la chélidoine dorée, la digitale pourprée et la giroflée odorante me plaisent davantage; je préfère les fougères, le genêt et la bruyère de nos montagnes.

— Là, il y a des arbres gigantesques, de vastes forêts où abondent des oiseaux au brillant plumage.

Dans nos bois de corpulents chênes et de hêtres géants, s'entendent à la chute du jour les doux

accents du gris rossignol. Je préfère notre merle noir au plus étincelant perroquet.

— Là, il y a des plaines immenses comme l'Océan; la vue découvre un horizon sans limites qui ne ressemble en rien à celui de nos étroits vallons.

— Les grandes plaines sont tristes. Moi, j'aime la verte et étroite campagne, enserrée entre de hauts monts et arrosée par un ruisseau transparent qui court à l'ombre de châtaigniers feuillus.

— Les rivières de cette région ne ressemblent pas à l'Urumea, au bord duquel nous pouvons sans forcer beaucoup la voix, converser avec les habitants de la rive opposée; toute l'eau de l'Urumea, versée dans un de ces grands fleuves, n'augmenterait pas son volume d'une façon plus sensible qu'une goutte d'eau versée dans la Concha (1), à à l'heure de la pleine mer.

— Ah ! nos clairs ruisseaux ! Ah ! notre doux Urumea, qui descend des montagnes de la belle

(1) Nom de la baie qui s'étend à l'ouest de la ville.

Navarre, baiser les pieds d'Hernani, d'Astigarraga et de Donostia ! Il a bu les larmes de joie et les larmes de douleur de cent générations d'Euskaldunac ; nos guerriers fortifiaient leur corps en se baignant dans ses ondes, dans ses ondes tant de fois teintes de sang euskara. L'Urumea est un fleuve sacré pour notre race.

— Là, il y a de grandes montagnes ; des masses gigantesques couronnées de volcans, qui crachent au ciel des torrents de lave enflammée.

— Il est beau notre Jaizkibel au pied duquel se brisent, furieuses, les vagues impuissantes ; elle est belle la triple couronne de l'Aya illuminée par les derniers rayons du soleil couchant ; et encore plus belle est la haute cime de l'Hirnio, à moitié voilée par un blanc brouillard. Qu'importe que nous n'ayons pas de volcans ? Leur feu ne sert pas à chauffer le cœur ; le feu joyeux du foyer de la maison paternelle peut seul le chauffer.

— Là, les richesses sont la récompense du travail ; ici, le pauvre ne cesse jamais de l'être, pour tant qu'il arrose de sa sueur l'ingrate terre.

— Oh ! non ! Cette terre n'est pas ingrate. Ici aussi le travail enrichit, ou, du moins, assure un modeste bien-être.

— L'Euskalduna intrépide ne doit pas rester toute sa vie collé au terroir comme une timide jeune fille cousue aux jupes de sa mère. Que de fois, sur les vertes ondes de la baie de Zurriola (1) m'est apparue une souriante sirène, m'invitant d'une douce voix à la suivre à travers l'Océan, et m'offrant un riant avenir !

« Je veux obéir à la belle nymphe de la mer ; je veux suivre les traces de tant de Basques hardis qui, avant moi, ont traversé les mers et sont revenus chargés de trésors. »

— Cette sirène fallacieuse trompe les crédules Euskaldunac par son doux sourire, ses accents mélodieux et ses promesses menteuses. Combien, pour l'avoir écoutée, gisent dans les insondables abîmes de la mer ! Et parmi ceux qui réussirent à atteindre

(1) Ainsi se nomme la baie située à l'est de la ville, à l'embouchure de l'Urumea.

la terre promise, combien y traînèrent une existence misérable ! Combien peu acquérirent les richesses qu'ils avaient rêvées ! Les plus fortunés eux-mêmes désiraient ardemment revenir dans leur patrie.

— Est-il possible de regretter un pays aussi triste ? Là-bas, tout respire la gaîté; l'atmosphère est toujours diaphane, le ciel d'azur, le soleil de feu.

— Moi, j'aime les vapeurs blanchâtres qui s'élèvent de nos ruisseaux, le brouillard épais qui enveloppe la crête de nos monts, la pluie qui enfle les torrents et inonde les campagnes, la neige qui couvre les champs et les montagnes, le pâle soleil qui nous chauffe sans nous brûler. Ainsi le corps est agile, le sang frais, la tête libre.

— Et le cœur froid, n'est-il pas vrai ? Les femmes de ces climats savent aimer passionnément, et quand une fois elles ont donné leur cœur, serait-ce au plus humble des hommes, elles ne l'oublient pas pour un autre plus favorisé de la fortune; surtout

elles n'accueillent pas le nouvel amant en présence de l'amant oublié.

— Ah ! je devine bien ta malicieuse pensée; je sais bien ce que tu veux dire ! Mais, les jeunes Basques doivent-elles manquer aux devoirs de l'hospitalité ? Doivent-elles montrer mauvais visage à l'étranger ? Et si l'on doit le recevoir avec amabilité, à quel bon accueil n'a pas droit le frère qui visite votre pays ? Car Louis de Bidarray n'est pas étranger; Louis de Bidarray est un frère. Le sang basque court dans ses veines ; ses pères combatirent à côté des nôtres dans les défilés de Roncevaux où fut abattu l'orgueil des Francs.

— Les femmes qui naissent sous l'ardent soleil des tropiques ne sont pas froides comme celles de nos climats; elles aiment ardemment et se moquent de tous les obstacles.

— Va, va donc à ce pays merveilleux ! Une de ces femmes t'aimera et tu seras heureux !

— Heureux ! Oh non ! Je ne serai jamais heureux ! Appuyé sur le rebord du bâtiment qui va me conduire en Amérique, je ne détournerai pas un

moment les yeux de la côte, et quand disparaîtront au loin l'ilôt de Santa Clara et le phare d'Igueldo, la terre chérie où j'aurais pu être si heureux, ce sera comme si on me plaçait vivant dans la tombe, car je ne contemplerai plus désormais aucun objet avec plaisir, le dernier reflet de bonheur aura fui de mon cœur pour toujours.

— Tu pleures, tu trembles, et. cependant, tu veux partir ! Sot, aveugle, insensé ! A peine mérites-tu la compassion.

» Mais je t'aime de toute mon âme, et je mourrais de douleur si tu t'en allais. Non, je ne veux pas que tu me quittes.

» Donne-moi la main et viens. Mon père t'attend. Le vieillard est quelque peu dur; mais il n'est pas de roche, comme tu le crois sans doute.

» Ma mère chérie l'a tant prié, que le pauvre vieux, qui a toujours eu de l'affection pour toi, a fini par s'attendrir et a cédé. Il désire nous marier sans perdre de temps.

» Viens, Pierre, viens ! Je ferai en sorte que peu t'importent la pâleur de notre soleil et la froi-

deur de notre climat, en te prêtant la chaleur de mon cœur. »

— Oh, pardonne-moi, Marie, mon ange ! Pardonne-moi ! J'étais fou !

— Oui ; mais oublions le passé, et ne pensons qu'à notre bonheur.

» Loué soit le miséricordieux Jaungoikoa qui a permis que tu rencontres la félicité aux bords du doux Urumea, à l'ombre des arbres témoins de tes jeux enfantins, sur la terre bénie où reposent les os de tes pères. »

67

VICENTE DE ARANA

LA ROSE D'ISPASTER

(Légende basque)

LA ROSE D'ISPASTER

I

Pourquoi pleurez-vous, jouvencelles d'Ispaster? Pourquoi vos visages, toujours souriants, révèlent-ils un chagrin si profond? Pourquoi joignez-vous les mains dans une posture suppliante et élevez-vous vers le ciel vos beaux yeux pleins de larmes?

Les matrones de la noble *anteiglesia* (1) vous diront que votre âge n'est pas l'âge des larmes,

(1) *Anteiglesia* signifie en espagnol « devant l'église »; on désigne sous ce nom le portique, le parvis, etc. Dans les pays basques ce nom fut donné aux paroisses de quelques villages, parce qu'elles avaient en dehors de l'église un endroit de réunion où les habitants du village et le clergé discutaient les intérêts communs; de là on appela le ressort d'une paroisse anteiglesia et on donna aussi cette dénomination aux églises des montagnes.

mais l'âge des sourires, des danses, des plaisirs. Elles vous diront que le visage d'une vierge doit se montrer toujours souriant et brillant, semblable à l'aurore qui naît lançant ses dards d'écarlate et d'or, pour illuminer la terre et réjouir le cœur des hommes.

Mais, hélas ! les matrones de la anteiglesia d'Ispaster savent qu'elles vous diraient en vain aujourd'hui de sécher vos larmes. Elles pleurent, elles pleurent amèrement, et, est-il possible que vous ne pleuriez pas ? Quelle est la jouvencelle qui peut rester les yeux secs, en voyant sa mère inondée de pleurs.

Quelque chose de grave se passe dans Ispaster, quelque chose qui trouble les esprits, quelque chose qui émeut tous les cœurs.

Pendant que jouvencelles et matrones pleurent tristement, les jouvenceaux, sur le visage desquels on lit encore plus de colère que de tristesse, réunis sur la spacieuse place de l'église, parlent à voix haute et avec une extraordinaire chaleur.

Les vieillards eux-mêmes, dont les vénérables

fronts, couronnés par la neige des ans, ont éprouvé toutes les douleurs, toutes les amertumes, toutes les désillusions d'une longue existence, ne restent pas indifférents. Ils n'essayent pas de calmer l'excitation générale, car cela leur paraît une entreprise impossible. La douleur et l'indignation sont peintes sur leurs physionomies, beaucoup se retournent le visage peiné pour essuyer une larme furtive, et quelques-uns, dont les ans n'ont pas refroidi le sang bouillant, serrent avec rage les poings, ou brandissent furieusement le formidable « makila » (1)

(1) Bâton long et gros en usage chez les Basques; il leur sert de canne, et en même temps d'arme offensive et défensive.

II

Qui est venu troubler la paix, la félicité, l'enviable calme auquel étaient accoutumés les honnêtes et simples habitants d'Ispaster?

Les légions de Rome ont-elles envahi de nouveau le territoire qu'elles ne purent jamais conquérir?

Auguste oserait-il se représenter devant les Basques qui l'ont humilié tant de fois?

La maîtresse du monde n'a plus ni légions, ni généraux qui les conduisent au combat. Il y a longtemps qu'elle a été dépossédée du manteau impérial; il y a longtemps que l'ouragan à arraché de sa tête la couronne du monde. Au trône des Césars a succédé le trône des successeurs de Pierre; ceux-ci conquièrent avec les doctrines du Christ,

avec la prédication et l'exemple, un empire beaucoup plus vaste que celui que conquirent les autres par la guerre.

Ordono le Méchant s'est-il levé de son sépulcre, et s'avance-t-il à la tête de Léonais et d'Asturiens, avide de venger la défaite d'Arrigorriaga?

Non! Le prince de Léon dort toujours dans son sépulcre de pierre, *à Padura de Arrigorriaga.* Rien ne peut l'éveiller que la trompette du jugement.

La cause de la douleur des jouvencelles et de la colère des jouvenceaux est autre. Si la présence de l'étranger mettait en danger l'indépendance de la Biscaye, les vierges d'Ispaster se garderaient bien d'attiédir par leurs larmes l'enthousiasme de leurs frères; au contraire, elles les exhorteraient à voler au combat. Si l'étranger avait franchi la frontière, ni garçons, ni vieillards n'emploieraient un moment en vaines paroles et en vaines démonstrations de chagrin, mais ils se hâteraient de courir au poste le plus périlleux, prêts à donner leur vie pour la défense de leurs foyers.

III

Voyez-vous, couronnant cette éminence, une humble maisonnette entourée de châtaigniers et de noyers? Quant au printemps ces arbres se couvrent de feuilles et de fleurs, la maisonnette reste cachée au milieu de la ramure; mais à présent on la découvre en entier, parce que nous nous trouvons au cœur de l'hiver.

Cette maison est la demeure de Martin de Laucariz, veuf il y a quelques années, et de sa fille Maria, connue dans la contrée sous le nom de la *Rose d'Ispaster*.

Maria était une enfant de dix-huit printemps, belle comme le sourire d'un ange, et aussi bonne que belle; aussi tous l'aimaient-t-ils, tous l'idolâ-

traient-t-ils. Il y avait déjà longtemps qu'elle avait donné son tendre cœur au compagnon de ses jeux enfantins, à Pedro de Belandia, un bel et joyeux jouvenceau, également aimé de tous. L'amour des jeunes gens n'était un secret pour personne, et la croyance que dans très peu de temps d'indissolubles liens les uniraient, était générale.

Malheureusement, la renommée de la rare beauté de Maria arriva aux oreilles de Don Sancho Ortiz de Mendiguna, vieillard dont les brutales passions ne s'étaient pas endormies sous l'influence des années, et dont les aventures galantes étaient connues dans toute l'étendue de la Seigneurie, dans laquelle on ne prononçait son nom qu'avec horreur et dégoût. C'était en même temps un terrible et féroce « *banderizo* » et peu nombreux étaient les villages de Biscaye dans lesquels on ne conservât pas le souvenir de quelque fait de vandalisme perpétré par lui. Il était affilié à la faction Gamboino; ses partisans même le haïssaient, mais il ne le laissaient pas entendre, car l'appui du formidable Don Sancho leur était très utile dans les

guerres continuelles qu'ils soutenaient contre ceux du parti d'Onez. Il demeurait d'ordinaire dans la noble ville d'Ermua, où il possédait un château-fort à peu près inexpugnable.

La beauté de Maria lui causa une impression si profonde qu'il voulut la posséder à tout prix. Son criminel désir se brisa contre la vertu de la jeune fille, qui n'avait pas oublié les leçons de sa bonne mère. Alors le seigneur de Mendiguna pensa à l'enlever de son foyer de vive force, mais il y renonça en pensant aux conséquences probables d'une semblable action. Il savait combien la Rose d'Ispaster était aimée dans la contrée, et il ne doutait pas que beaucoup ne prissent les armes contre lui pendant que ses ennemis habituels reprendraient haleine; il se verrait obligé de fuir en France, laissant à leur merci ses maisons, ses châteaux et tous ses biens, car il était certain qu'aucun chevalier biscayen ne prendrait sa défense s'il commettait une aussi vile action. Pour ce motif, et n'ayant aucun fils légitime à qui léguer son nom et ses ri-

chesses, il se décida à demander à Martin de Laucariz la main de la belle Maria.

Martin de Laucariz aimait sa fille, mais c'était un homme très avare et il considérait les richesses comme le suprême bien auquel peuvent aspirer les hommes. Toutes ses affections paraissaient concentrées sur un vieux coffre de noyer, dans lequel il gardait soigneusement ses économies, en brillante monnaie d'or.

Que de fois pendant la journée il ouvrait ce coffre vénérable! Quelles étincelles lançaient ses yeux en contemplant le précieux trésor!

Il reçut donc avec une grande joie la proposition de Don Sancho (proposition qui à ses yeux signifiait richesse et félicité pour lui et pour Maria), et on fixa le jour du mariage, sans consulter en rien la volonté de la Rose d'Ispaster, car Martin n'ignorait pas que sa fille obéirait sans murmurer.

Et ce fut ainsi, en effet. Quand son père lui fit savoir que dans peu de jours elle devait accorder sa main au seigneur de Mendiguna, la pauvre enfant ne dit pas un mot, ne poussa pas un gémissement.

Et cependant elle pensa à la douleur du pauvre Pedro en la voyant l'épouse d'un autre : cela lui inspira quelque force pour résister, et elle allait dire que son cœur n'était pas libre.... mais en fixant ses doux yeux sur le grave visage de son père, elle s'intimida de telle sorte qu'elle n'osa desserrer les dents.

— « Ah, ma mère chérie! » pensa-t-elle. « Que n'êtes-vous ici pour me défendre? Je prie Dieu qu'il m'appelle auprès de vous avant de me voir unie à cet homme qui ne m'inspire que de la crainte, de l'aversion et du mépris. »

C'est aujourd'hui le jour désigné pour la noce; dans quelques heures Maria de Laucariz sera la haute et puissante dame de Mendiguna. Don Sancho est déjà à Ispaster; il est arrivé à l'aube suivi de quelques serviteurs, et on l'a hébergé dans la maison de sa fiancée, avec laquelle il pense se rendre à Ermua aussitôt après la cérémonie.

Dans quelques heures la Rose d'Ispaster sera l'épouse de don Sancho; la tendre jeune fille s'enchaînera pour toujours au féroce *banderizo*. La

douce colombe se verra unie par des liens monstrueux au cruel faucon, son ennemi naturel.

C'est pour cela que les jouvencelles d'Ispaster pleurent, pour cela que les jouvenceaux s'irritent et menacent de pénétrer dans la maison de Maria, de donner la mort à l'infâme seigneur de Mendiguna, et d'obliger l'avare Martin à accorder la main de sa fille au bon Pedro de Belandia.

Pleurez, pleurez, jouvencelles d'Ispaster! Un féroce oiseau de proie va vous ravir la tendre colombe que vous aimiez tant, une main impitoyable va briser la tige de la plus belle et de la plus odoriférante des roses, la colorée Rose d'Ispaster.

IV

Que Maria est belle ! La blancheur de son teint contraste admirablement avec la vive couleur de ses joues, ce qui lui a valu le nom de *Rose d'Ispaster* dans un pays où l'on connaît à peine les joues pâles. Ses grands yeux châtains sont doux et pénétrants ; chacun de ses regards paraît contenir tout un poème d'amour. Le front très-large et les sourcils notablement arqués, donnent au visage un certain air majestueux et grave ; mais, en revanche, la petite, très-gracieuse bouche, semble sourire continuellement. Une abondante chevelure d'or couronne dignement ce visage de déesse.

Maria est grande et svelte ; tous ses mouvements sont pleins de grâce. C'est la plus belle jeune fille

d'Ispaster et beaucoup assurent que dans toute la *merindad* (1) de Busturia, aucune ne peut lui être comparée.

La renommée de sa beauté ne s'étend pas seulement à Lequeitio, Guizaburuaga, Bedarona et autres villes voisines, mais elle a couru de bouche en bouche jusqu'aux riantes rives de l'Urola, en Guipuzcoa et jusqu'à la rive gauche de l'Ibaizabal (2) qui naît dans le fameux rocher d'Orduna, et arrose la noble ville de Bilbao. Et si la chronique ne ment pas — puisque les plus véridiques eux-mêmes manquent quelquefois au huitième précepte de la loi mosaïque, — il y eut un jeune homme qui pour danser avec Maria un dimanche soir au son du tambourin, vint à Ispaster de la paroisse d'Urgoiti, au pied du gigantesque Gorbea, dans la lointaine vallée d'Orozco.

Ah! heure fatale, celle à laquelle arriva dans la ville d'Ermua la renommée de l'incomparable beauté

(1) Merindad — ressort d'un maire.

(2) Nom ancien de la rivière Nervion. — *Ibaizabal* signifie *rivière large.*

de Maria de Laucariz ! Heure fatale, celle à laquelle le seigneur de Mendiguna entendit faire l'éloge de la beauté de la Rose d'Ispaster !

V

Les nouvelles de la prochaine union se sont répandues rapidement dans les *anteiglesias* voisines. Mais la nouvelle ne surprend personne, il y longtemps que les projets de Don Sancho et de l'avare Martin ne sont plus un mystère pour personne ; il y a longtemps que tous les garçons de la contrée ont juré qu'ils ne permettraient pas la réalisation de projets si odieux, dûssent-ils recourir à la force pour s'y opposer.

Eh bien, le moment d'agir est arrivé. Il n'y a pas un moment à perdre. Auront-ils oublié ce qu'ils jurèrent si solennellement ?

Non ; cent fois non. Voyez-les abandonner leurs travaux, et se diriger à Ispaster par les sentiers

des montagnes. Voyez comme ils courent, anxieux d'arriver à temps pour empêcher cette monstrueuse union.

La spacieuse place d'Ispaster se remplit de monde, à mesure que s'approche l'heure fixée pour le mariage. Mais dans cette anxieuse multitude manque celui qui devrait être ici pour la diriger quand viendra le moment d'agir ; celui qui se trouve le plus intéressé à ce que le mariage ne s'accomplisse pas, Pedro de Belandia, en un mot.

Tous le demandent, mais personne ne peut donner une réponse satisfaisante. Dans cette multitude qui s'agite comme les flots de la mer irritée, il n'y a pas une personne qui ait vu Pedro, ou qui sache où il se trouve. Depuis trois jours il a disparu du village.

Son absence en un tel moment cause un étonnement général. Quelques-uns craignent qu'il n'ait mis fin à ses jours, d'autres croient qu'il est tombé dans quelque piège que lui a tendu Don Sancho, et même il n'en manque pas qui attribuent son absence à la faiblesse, au manque d'énergie. Beaucoup pensent

qu'il ne manquera pas de se présenter au moment opportun, et les regards anxieux ne se détachent pas des avenues qui conduisent à la place. Mais tous regrettent amèrement que Pedro ne soit pas au milieu d'eux, parce que tous l'aiment comme un frère.

Et comment ne pas aimer le meilleur, le plus joyeux, le plus aimable des jouvenceaux? Pedro est l'âme des pèlerinages d'Ispaster et des anteiglesias voisines; depuis Laredo jusqu'à Deva il n'y a pas un danseur aussi gracieux, aussi infatigable. C'est en même temps un inspiré *versolari* (1) qui dans cent joutes poétiques a vaincu les plus fameux de Biscaye et de Guipuzcoa.

Mais pourquoi se dérobe-t-il en cet instant suprême? L'heure s'approche, les cierges brûlent sur l'autel, le prêtre attend les fiancés.

La multitude s'impatiente de voir que Pedro n'arrive pas. Les plus ardents conseillent d'agir sans l'attendre, mais l'immense majorité hésite.

(1) Poète improvisateur.

Quel droit ont-ils d'empêcher le mariage? Avec Pedro à leurs tête, Pedro qui adore Maria, ils sont disposés à tout.

L'heure s'approche, l'heure va sonner, et Pedro n'arrive pas. Pauvre Maria! Pauvre Rose d'Ispaster! Sera-t-il possible que ton amant t'abandonne à ton sort!

VI

Une vieille duègne, que Don Sancho a amenée avec lui d'Ermua, habille et orne la belle Maria, avec le plus grand soin. Il faut que la fiancée de l'orgueilleux banderizo se présente à l'autel parée comme une reine.

Maria est triste et pâle ; ce n'est déjà plus la riante et colorée Rose d'Ispaster. Elle regarde avec une froide indifférence les riches vêtements et les brillants joyaux dont elle est couverte, et s'écrie d'une voix à peine perceptible :

— Bientôt ils devront me dépouiller de tous ces habits de fête et les remplacer par le grossier vêtement des morts. Oh ! que je suis impatiente d'aller

reposer dans le lit froid du cimetière, auprès de ma bonne mère!

— Bannissez ces lugubres idées, — répond la vieille. — Ce qui vous attend c'est le lit nuptial, non la froide couche du cimetière. La fatigue, le découragement, le malaise que vous ressentez, beaucoup de jouvencelles l'ont éprouvé avant vous, à l'approche du moment de leur union. Je vous assure qu'avant peu vous vous considérerez comme la plus heureuse des femmes.

— Oh, non! je sens par instants que ma vie s'éteint. Regardez mon visage pâle et dites-moi si je parais être la Rose d'Ispaster. Ah! la couleur ne reviendra plus sur mes joues, ni le sourire sur mes lèvres.

— Vous défaillez d'émotion, mais cela passe vite à votre âge. Ramenez votre imagination à des choses plus agréables.

— Impossible, il y a des jours où je ne pense et ne puis penser qu'à mourir.

— Mourir! mourir à dix-huit ans, mourir au

printemps de la vie, quand tout vous sourit, quand tout vous présage un brillant et riant avenir !

— Oh ! j'étais heureuse. Pedro de Belandia m'aimait, et nous attendions avec confiance que, dans un jour peu éloigné, le prêtre nous unisse pour toute la vie. J'étais heureuse, mes yeux paraissaient toujours sourire, mes joues ne se dépouillaient jamais de la brillante couleur de la rose. Je laissais le lit à l'heure où s'éveillent les oiseaux, et j'unissais mes chants aux leurs pour saluer la venue de l'aurore. Je courais par la campagne, les bois et les monts, le cœur léger, poussant des des cris de joie, poursuivant les papillons, faisant de beaux bouquets avec les jolies fleurs qui croissent dans cette délicieuse contrée. Avec quelle impatience j'attendais le dimanche, pour danser avec Pedro sur la place, aux accords de la flûte et du tambourin !

Fatiguée, elle se tut un moment. Bientôt elle continua.

« Mais, hélas ! un jour mon père me parut plus joyeux que de coutume, et je lui en demandai la

cause. Il me répondit que je devais partager sa joie, car un noble et riche chevalier d'Ermua lui avait demandé ma main, et que nous devions nous marier bientôt. Il s'aperçut assurément que la nouvelle ne me plaisait pas, car il commença à me louer les hautes qualités de celui qui devait être mon époux, sans doute pour me faire voir combien il valait plus que mon pauvre Pedro. Il me dit que, outre que c'était un homme très riche, il était fameux dans toute la Seigneurie et aussi en Castille, dont les rois lui avaient accordé de nombreux privilèges, en récompense de ses grands services; Que c'était un des premiers chefs du parti Gamboino, le premier par sa valeur et sa fierté. Pour achever de me remplir d'enthousiasme et d'admiration, il me raconta divers faits d'armes qui lui avaient donné tant de célébrité. Il me raconta entre autres choses que celui qui devait être mon mari ayant pris d'assaut la tour d'Echeandia, passa au fil de l'épée le seigneur et onze de ses partisans.

« Ces paroles, loin de me causer de l'enthousiasme, me causèrent seulement de l'horreur. Je

frémis en pensant que j'allais avoir à passer toute ma vie auprès d'un homme si terrible, si sanguinaire, si odieux. Mais ma colère augmenta en apprenant que l'époux qu'on me destinait était le féroce Sancho Ortiz de Mendiguna, si tristement célèbre dans tout le pays.

« Mon père était très content. *L'honneur* que Don Sancho allait nous faire en se mariant avec moi, et les richesses dont il allait me rendre maîtresse, semblaient lui faire perdre l'esprit, car dès ce jour jamais je ne l'entendis parler d'autre chose.

« Habituée dès mon enfance à obéir, sans réplique, à tous ses désirs et jusqu'à ses plus légers caprices, je ne me hasardai pas à murmurer une plainte, ni à exhaler un soupir. Mais quand je vis mon bon Pedro, je lui rendis compte de l'horrible malheur qui nous menaçait, car j'espérais qu'il me communiquerait le courage et la résolution qui me manquaient.

« Jamais je ne pourrai oublier l'expression que prit son visage en recevant la terrible nouvelle.

Pendant quelques instants il ne put me répondre, tant la douleur avait brisé sa voix. Enfin il me dit qu'il y avait déjà quelque temps que lui et beaucoup d'autres jouvenceaux d'Ispaster et des villages voisins avaient acquis la certitude que le seigneur de Mendiguna désirait se marier avec moi, et que mon père ne s'y opposait pas. — « Mais, » ajouta-t-il, « tous nous aiment, toi et moi, autant qu'ils haïssent Don Sancho. Tous se sont engagés par un solennel serment à empêcher cette union, si ton père ose t'envoyer à l'autel avec cet homme. Et ils accompliront leur serment; ils enverront Mendiguna en enfer et obligeront ton père à donner ta main à celui qui possède ton cœur. »

« Pedro ne se trompait pas; tous étaient disposés à l'aider. Entendez-vous cette sourde rumeur? Ce sont les garçons d'Ispaster et des villages voisins, réunis sur la place, près de l'église. Si Pedro de Belandia se présentait devant eux malheur au cruel seigneur de Mendiguna! Il y a assez d'arbres ici pour le pendre, et pendre ses serviteurs mercenaires. Ils le feraient, n'en doutez pas. Et mon

père, bien que vaillant et opiniâtre, se verrait forcé de me marier avec celui que j'aime.

« Et ne croyez pas que la présence de mon malheureux amant soit nécessaire pour que ces généreux jouvenceaux tirent une juste vengeance de Don Sancho et empêchent mon père d'enchaîner ma volonté. Il suffirait que je me mette à cette fenêtre et que j'appelle à mon aide. Ne suis-je pas la Rose d'Ispaster ? »

La jeune fille parlait avec chaleur. Sa voix de faible et tremblante était devenue claire et ferme :

« Pedro savait que ni raisons ni supplications ne pourraient émouvoir mon père, et il était décidé à user de la force. Mais j'essayai de le calmer, et j'y réussis. — « Je ne crois pas, lui dis-je, que nous devions recourir à ces moyens violents, qui sûrement ne plairont pas à ma mère dans le ciel. Je la prierai de nous éclairer, de nous faire connaître ce que nous devons faire en ce péril. Et je suis certaine que, elle, qui séchait mes larmes avec tant d'amour et de tendresse quand j'étais enfant,

voudra les sécher aussi maintenant, et nous rendre la paix et la joie.

« Ah! pendant quelques jours, ma mère parut insensible à mes pleurs, sourde à mes prières. Enfin, une nuit, après avoir longtemps pleuré, pensant à elle et priant Dieu de m'appeler à lui, pour me délivrer des douleurs de ce triste monde, la fatigue m'accabla et je restai profondément endormie. Alors je ressentis une sensation de joie ineffable, et ma bonne mère m'apparut, entourée d'une céleste splendeur et me souriant avec amour. Sa voix, qui pendant tant d'années n'avait pas résonné à mes oreilles, se laissa entendre clairement et distinctement.

« Elle me dit que je devais me montrer obéissante aux ordres de mon père, et que Pedro ne devait pas recourir à des moyens violents, mais tout confier à la bonté de Dieu.

« Il vous appellera tous deux dans son sein », ajouta-t-elle, « avant la réalisation de ton union avec Don Sancho. Bientôt vous laisserez cette misérable vallée de larmes et vous volerez dans les

brillantes sphères du paradis, où la douleur se trouve bannie, et où vous attendent d'éternelles joies en compagnie des bienheureux. »

— Cela n'est qu'un songe, une hallucination ! dit la vieille duègne.

— Oh non ! je l'ai vue, elle m'a parlé. C'est pour cela que je suis tranquille, pour cela que je ne me suis pas opposée aux désirs de mon père. Pedro n'a pas douté comme vous, Pedro m'a crue ; Pedro attend que celle qui m'a donné le jour accomplisse sa promesse.

« Il y a quelques jours seulement, je lui fis connaître les désirs de ma sainte mère. Ce fut la dernière de nos entrevues, et la plus solennelle de toutes.

« C'était à la tombée de la nuit. Le soleil disparaissait derrière les montagnes, ses derniers rayons donnaient aux objets une teinte d'une mélancolie indéfinissable. Les oiseaux se taisaient ; seul un rouge-gorge babillard chantait sur le faîte d'un toit, comme s'il eût retenu l'astre du jour près de se dérober.

— Oh Pedro! lui dis-je, Ma mère a enfin écouté mes prières; nos larmes l'ont enfin émue.

« Et je lui racontai l'apparition de ma mère, lui répétant les paroles qu'elle m'avait dites, et qui étaient restées gravées dans mon esprit avec une exactitude et une clarté merveilleuses. Pedro m'écouta avec une religieuse attention, les yeux baignés de larmes. Quand j'eux terminé, il s'approcha de moi, prit mes mains dans les siennes et d'une voix tremblante d'émotion, il me dit qu'il obéirait à ma mère, qu'il attendrait le moment désiré d'aller nous réunir à elle au ciel.

« Depuis lors je ne l'ai plus revu, il a disparu du village. Mais je suis sûre qu'aujourd'hui, jour fixé pour le mariage, il sera caché près d'ici, ainsi qu'il me le promit, afin d'empêcher que cette multitude furieuse ne commette quelque malheur. »

« Mais lui et moi nous espérons avec confiance que la cérémonie n'aura pas lieu; nous croyons que ma mère accomplira sa promesse, et que Dieu viendra à notre secours au moment opportun.

« Aussi me voyez-vous tranquille et résignée,

aussi permets-je que vous me mettiez ces riches vêtements et ces brillantes parures, quoique l'habillement que je désire soit le grossier drap des morts; quoique le lit que j'ambitionne ne soit pas le lit nuptial, mais la froide couche du cimetière. »

Pendant ce temps, la vieille duègne avait achevé d'habiller Maria de Laucariz.

« Oh, que vous êtes belle! lui dit-elle. Le plus puissant prince pourrait avec orgueil vous conduire à l'autel. — Mais vous êtes quelque peu pâle et tremblante; ce long récit vous a fatiguée. Asseyez-vous et reposez-vous un moment. Tâchez de chasser les tristes idées qui vous tourmentent. Je me retire, mais je reviendrai bientôt vous chercher, car l'heure s'approche, et mon seigneur aime l'exactitude. »

VII

Oh! Les cloches de l'église paroissiale sonnent le glas à toute volée. Ces mêmes cloches qui devaient annoncer joyeusement le mariage de la blonde Màría, annoncent que la Rose d'Ispaster est allée habiter un monde meilleur.

Quand la vieille duègne entra la chercher sur l'ordre de Don Sancho, impatient de voir la cérémonie nuptiale terminée, la pâleur de la jeune fille la fit trembler, et elle ne put réprimer un cri. La chambre se remplit de monde. Martin, qui était entré le premier, courut à sa fille, lui prit les mains qui étaient glacées, et approchant son oreille de la poitrine de la jouvencelle, il écouta anxieusement. Le cœur de la jolie vierge avait cessé de battre.

Le malheureux père, accablé de douleur et de remords tomba sans connaissance sur le cadavre de sa fille.

Pleurez, pleurez, jouvencelles d'Ispaster! Maria de Laucariz n'existe plus. Comme la pauvre rose en bouton inhumainement arrachée de sa tige avant d'arriver à l'apogée de sa beauté, de son parfum et de sa gloire, ainsi la Rose d'Ispaster a été cruellement arrachée du délicieux jardin du monde, sans voir ses rêves d'amour et de bonheur réalisés, sans se voir unie à l'aimable Pedro, sans éprouver les saintes joies de la maternité.

Pleurez, pleurez, jouvencelles d'Ispaster! Celle que vous aimiez tant, celle qui était l'orgueil de la anteiglesia, a cessé d'exister.

Mais non, ne pleurez pas! La terre n'a pas été faite pour que les anges l'habitent; Maria s'est *envolée dans sa patrie*. Dans ce suave et heureux climat, la délicate fleur se trouve à l'abri des vents et des tempêtes.

VIII

Don Sancho Ortiz de Mendiguna ne s'est pas hasardé à accompagner au Champ du Repos le cadavre de sa fiancée. Il craint la colère des honnêtes habitants d'Ispaster, qui, non sans raison, lui attribuent la mort prématurée de la jeune fille, et il est impatient de se trouver de retour dans son château-fort d'Ermua.

Aussi a-t-il demandé son cheval et s'est-il mis immédiatement en chemin sans attendre ses serviteurs, auxquels il a ordonné en partant de reprendre ses équipements et de le suivre sans plus tarder. Il emmène seulement avec lui un écuyer, dont nous n'avons pu trouver le nom dans les chroniques de ce temps.

En revanche, ces mêmes chroniques nous disent que ni l'écuyer ni son seigneur n'arrivèrent jamais au terme de leur voyage. Quant à la fin malheureuse que durent trouver Don Sancho et son serviteur, il y a diverses opinions, et il est probable que la vérité ne se découvrira jamais.

Les uns disent que plusieurs garçons d'Ispaster, dont l'irritation arriva à son comble en voyant la lâche fuite du chevalier, se mirent à sa poursuite anxieux de venger la mort de la blonde Maria, et qu'étant parvenus à l'atteindre, ils l'attaquèrent à l'improviste avec une grande furie, et lui donnèrent la mort malgré sa résistance désespérée. L'écuyer mourut en défendant son seigneur.

Les autres racontent (et cela nous paraît plus probable) que chevalier et écuyer étant arrivés au bord de la rivière de Lequeito (laquelle avait beaucoup crû, car une pluie torrentielle avait fondu en peu d'heures les neiges qui courronnaient la Sierra d'Oiz, où cette rivière prend naissance), Don Sancho voulut la passer à gué, sans faire aucun cas des avis du prudent écuyer, qui entra cependant dans

la rivière à côté de son seigneur bien qu'il reconnût que c'était une insigne témérité, un véritable acte de folie. Un moment ils résistèrent à l'impétueux courant et firent même avancer leurs chevaux vers la rive opposée; mais la rivière parut s'irriter de rencontrer de la résistance : Don Sancho, son écuyer, et les deux vaillants coursiers, dignes d'un meilleur sort, furent entraînés avec une rapidité vertigineuse par le courant, dont l'impétuosité sembla augmenter soudain.

IX

Il fait nuit; une nuit obscure et froide, une nuit triste et silencieuse, dans laquelle on n'entend ni le moindre bruit ni le plus petit souffle de vent.

Nous sommes dans le cimetière d'Ispaster. Cette légende finit où finissent toutes les misères et toutes les grandeurs humaines, dans le champ consacré aux morts.

Ici la terre a été récemment remuée; cette grossière croix de bois est neuve, et sans doute on vient de la placer là. Oh ! ce doit être la tombe de la Rose d'Ispaster, celle dont la merveilleuse beauté était proverbiale dans la *merindad* de Busturia. et même dans tout le comté de Biscaye.

Au pied de cette croix il y a un homme agenouillé sur la terre humide dont il ne peut détacher ses yeux remplis de larmes.

C'est Pedro de Belandia ; c'est l'amant de Maria de Laucariz.

Oh ! sa douleur est horrible. La mère de sa bien-aimée n'a pas accompli sa solennelle promesse de les appeler tous deux auprès d'elle. Elle a appelé Maria le laissant seul, seul avec son désespoir et ses larmes.

Longtemps il resta à genoux, les bras croisés sur la poitrine, les yeux fixés sur le sol. Puis fatigué, il se laissa tomber sur le tombeau, couvrant de baisers la terre qui lui cachait son trésor, et prononçant des phrases entrecoupées et inintelligibles.

Enfin il ne remua plus. Exténué de fatigue et de douleur, il s'était endormi sur la tombe de sa bien-aimée.

Pendant ce temps la neige avait commencé à tomber à gros flocons et elle tomba abondamment toute la nuit. Comme un blanc suaire, elle enveloppa

complètement Pedro de Belandia, qui ne sortit plus de sa profonde léthargie. Il s'était endormi pour toujours.

VICTOR BALAGUER

LA VIERGE DE REUS

(Poésie traduite du Catalan)

LA VIERGE DE REUS

A l'heure du crépuscule où la clarté est douteuse, je te vis pour la première fois, tu m'apparus belle et immaculée, ô sainte consolatrice ! ô étoile du matin ! Les vierges que les peuples entourent d'un saint respect, dont les antiques traditions rehaussent la beauté, et qui, à travers les siècles conservent leurs gloires, ne sont pour moi ni si pures, ni si belles.

La Vierge traditionnelle me fut toujours sacrée, de même que l'amour à ma patrie me fut toujours cher ; j'aime la foi que nos pères avaient en elle ! comme eux aussi, j'aime leur foi dans la liberté. O Vierge ! ma patronne, toi qui exiles les douleurs du cœur, tu es l'arc-en-ciel de la paix et la consolation

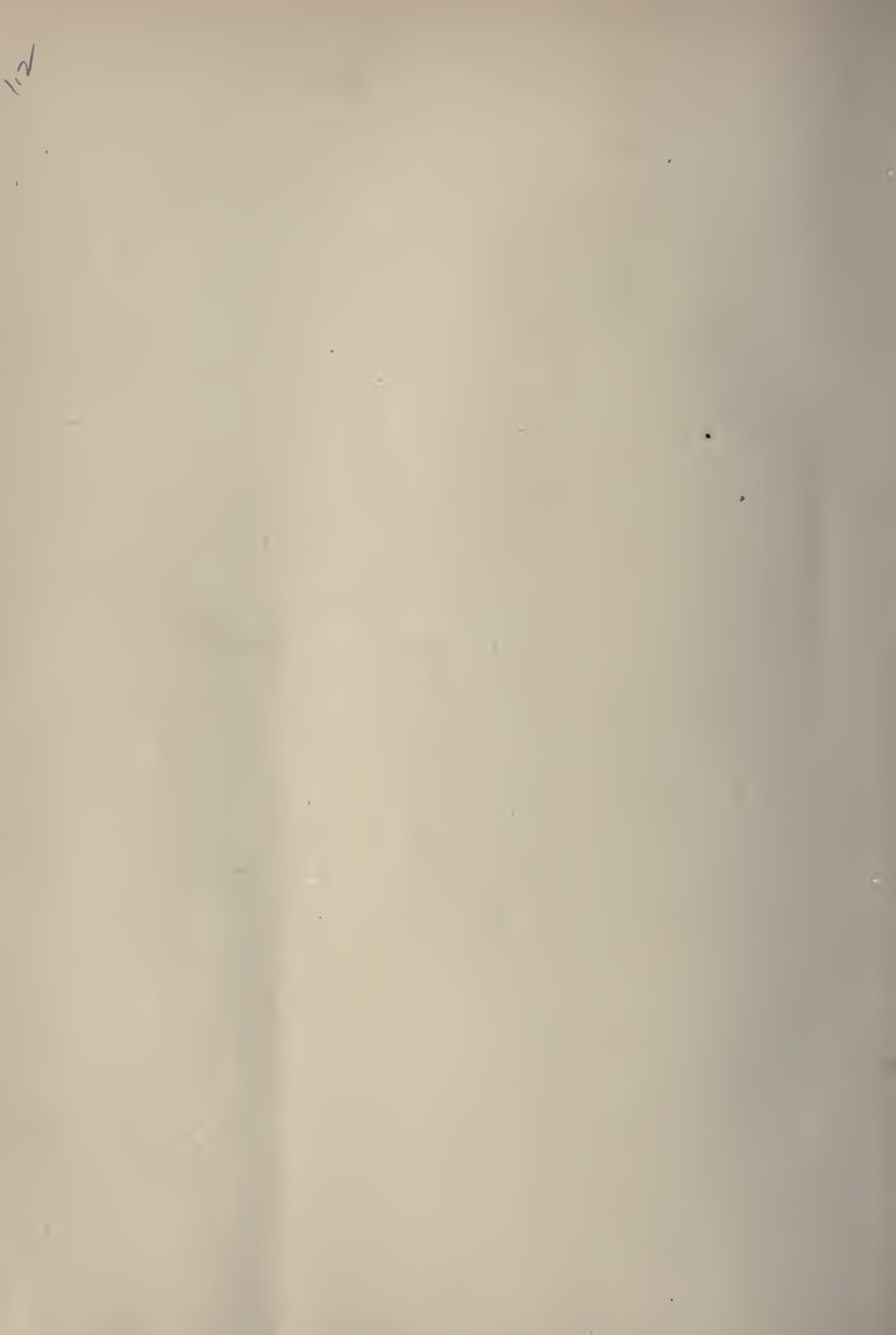
dans les guerres ; le barde des montagnes, le troubadour de l'âpre Montserrat, vient te saluer.

Eternelle lumière de la vie, tu es le vase des plus pures essences, descendu pour apaiser les tourments de ce monde, tu es la source la plus pure des bonheurs spirituels, parmi les lis tu es la plus chaste des fleurs, le bijou du ciel et de la terre. Gardienne d'une cité qui est riche en faits de gloire, elle unit, ô Vierge ! son histoire à la tienne ; pour elle tu es le soleil d'amour, la clarté de la victoire, tu es son plus riche joyau, son trésor le plus beau.

O toi, claire fontaine des amours, fontaine riche et cristalline, plus pure que le soufle du vent, plus douce que le miel ; tu as un palais richissime, auberge passagère, qui est un port de salut pour les naufragés et un alcazar pour les fidèles. Tu promènes ton regard sur une plaine riche en fleurs et en arbres, dont les brises du ciel sont pures ; car pour toi, ô reine, pour toi, ô soleil de beauté, la terre est un jardin de fleurs, le ciel un jardin d'étoiles.

Les brises amoureuses voltigent sur ton front, et toi, ô Vierge ! tu respires à toute heure le parfum des fleurs ; à tes pieds l'on dépose des prières silencieuses, et toi, ô Vierge ! à toute heure tu respires les parfums des cœurs. La forêt voisine t'envoie les mystérieux murmures des doux et harmonieux cantiques des oiseaux ; pour toi, Etoile de la mer ! Vierge sacrée ! murmures, voix, aromes, tout est parfum d'amour.

Riches et heureux mortels, encensez-la dans vos prières, car elle est la consolatrice des affligés et le miroir de la vertu ; pour elle, ô généreux bardes ! dont les harpes chrétiennes n'ont jamais manqué de foi, trouvez des louanges. Envoie-lui tes baisers, ô brise douce et fraîche de la marée ! donnez-lui vos parfums, fleurs de la prairie, lorsque le jour tombe, lorsque l'aube commence à luire, chantez-lui vos hymnes, oiseaux de la vallée ! !



112



VICTOR BALAGUER

LE ROSSIGNOL

(*Légende Catalane*)

LE ROSSIGNOL

Un jour, le soleil s'obscurcit subitement, les étoiles tremblottantes apparurent au ciel. les entrailles de la terre tressaillirent, les murs des édifices s'écroulèrent, les pierres roulèrent, les rochers se fendirent, les morts sortirent de leurs sépulcres, épouvantés et couverts de leurs suaires ; et leurs orbites béantes interrogèrent l'espace.

L'Homme-Dieu mourait sur une croix de bois, dressée au sommet du Golgotha ; et à son dernier soupir, la nature répondit par un cri d'agonie.

Montserrat, non-seulement frémit, mais voulut porter éternellement le deuil du Créateur. Ses cîmes élevées se séparèrent, de profonds abîmes s'ouvrirent dans ses flancs, le mont entier s'ébranla

et, depuis, Briarée aux cent bras laissa dans chaque roc isolé, dans chaque pyramide solitaire, un perpétuel témoin de sa douleur.

Dieu, en récompense, tapissa ses rochers avec tout le luxe et l'opulence d'une splendide végétation.

Croyez-en ce que bon vous semblera. Que les uns attribuent ce phénomène de la montagne à l'œuvre capricieuse d'un volcan ; que d'autres le représentent comme une des suites des bouleversements occasionnés par le déluge ; quant à nous, poètes chrétiens, nous acceptons la tradition, telle que les temps nous l'ont conservée. Et de fait, peut-il y avoir rien de plus poétique et de plus touchant ?

Les Romains, maîtres du monde, opulents aventuriers promenant par toute la terre les enseignes de leurs légions, s'arrêtèrent, frappés d'admiration, à la vue de ce mont.

Ils crurent, qu'à l'abri de ces rochers, protégés par ces murailles de granit, ils pourraient établir un séjour de délices, et, de même que dix-sept siècles plus tard, Napoléon pensa que les Al-

pes seraient un somptueux tombeau pour le guerrier de Marengo, ils pensèrent, eux, que Montserrat serait un magnifique piédestal pour les colonnes d'un temple.

Aussi, Vénus eut son temple à Montserrat. Et l'on entendit dès lors sur la haute montagne, résonner les chants bachiques des filles de Rome, qui, vêtues de leurs tuniques flottantes, allaient danser autour de l'autel et couronner de fleurs la statue de la déesse.

La montagne dont les entrailles s'étaient déchirées à la mort du Christ, dut prêter ses échos aux chants profanes des prostituées romaines.

Chaque nuit, lorsque la pourpre que le soleil couchant projette sur les nuages, à son déclin, disparaissait du ciel, une jeune fille, ou plutôt une fillette, traversait la plaine, et, prenant un sentier qui semblait n'avoir jamais été foulé par des pas humains, s'introduisait furtivement dans un bosquet de sapins, dont les branches étendaient leur ombre fraîche à l'entrée d'une caverne.

Dans un coin de cette caverne, se dressait, sur une

pierre qui lui servait d'autel, une image grossière de Saint-Michel sculptée par un chrétien que l'on avait arraché un soir de sa retraite, pour le conduire au supplice.

L'enfant allait se prosterner devant la statue et lui demandait, dans un sublime élan d'amour, de faire d'elle aussi, une sainte martyre.

Une nuit que les arbres balançaient amoureusement leurs chevelures touffues au souffle d'une douce brise ; que les fleurs entouraient de leurs aromes exquis les contours de la caverne ; que la lune y introduisait ses pâles rayons, enveloppant dans un pâle manteau de suave clarté la statue de Saint-Michel, l'enfant qui pour la centième fois répétait sa prière, entendit tout à coup un chant pur, au sein de l'épaisse ramure.

C'était la voix du rossignol.

Et, chose étrange! l'oiseau lançait des notes que la fillette comprenait.

Il chantait ainsi :

— « Tout vient de Dieu et retourne à Dieu. En un instant il donne la vie à la rose et, en un instant, il

la flétrit. Il laisse vivre l'homme quelques années, comme il permet à une lampe de briller dans le fond d'une crypte. Il souffle un jour sur la lampe et elle s'éteint ; il souffle sur l'homme et il meurt. Dieu aime la prière qui est la rosée de l'âme. Dieu envoie à l'enfant chrétienne le baume des larmes pour l'attendrir et le chant du rossignol pour l'encourager. »

Alors le rossignol entonna un cantique si plein de foi, que la fillette en fut toute émue, et d'abondantes larmes tombèrent comme des perles de ses paupières baissées.

Le lendemain, en pénétrant dans la caverne, elle vit un rossignol, posé sur une branche. En apercevant la fillette, le chantre des bois battit joyeusement de l'aile.

— « Salut, chanta-t-il, salut à l'enfant à qui l'amour de Dieu fait ambitionner les palmes des martyrs ! Confiance et espoir en Dieu ! Un ange annonça jadis à Abraham que sa postérité serait nombreuse comme les grains de sable de la mer et comme les étoiles du ciel ; le rossignol annonce au-

jourd'hui à l'enfant que Dieu va lui permettre de voir l'extension de sa colère ».

Et, comme la fillette l'écoutait sans le comprendre, elle leva vers lui ses grands yeux bleus ; alors, l'oiseau messager du Seigneur, continua :

— « Jéricho tombe au son des trompettes ; Sodome et Gomorrhe voient s'étendre sur elles la nuée noire qui portait l'extermination des peuples. Confiance et espoir en Dieu !... L'enfant chrétienne doit suivre le rossignol des bois à travers les aspérités du chemin, comme autrefois les Israélites suivirent la colonne de feu à travers le désert »,

Et, sautant de branche en branche, l'oiseau s'éloigna en chantant, dans son langage, les louanges du Seigneur.

La fillette suivit le rossignol.

Ils arrivèrent ainsi au sommet de la montagne. Un temple magnifique s'y dressait et, entre ses colonnes passaient des rayons de lumières. De l'intérieur venaient les chants des prêtresse, qui, à peine voilées par la gaze de leurs tuniques, tournaient autour de la déesse des amours et versaient des

parfums sur la tête des jeunes bacchantes groupées aux pieds de Vénus et de Jupiter, que Vulcain protégeait de ses filets.

L'enfant était à peine arrivée, derrière le rossignol, qu'elle entendit un grand fracas. Les colonnes corinthiennes qui soutenaient l'édifice, tombèrent, brisées, entraînant la voûte à leur suite.

Et elle aperçut alors une nuée blanche qui se formait au-dessus d'une roche élevée; la nuée s'illumina d'un reflet de pourpre, puis se déchira ainsi qu'un voile léger et saint Michel apparut, ses ailes diaphanes déployées et tenant à la main son épée de feu.

Au même moment le monceau de ruines qui restait du temple, se couvrait de mousse et de fleurs; et le temple ne fut plus qu'un immense bloc de granit, par les crevasses duquel l'herbe sortit en abondance, humide de rosée.

Et tandis que saint-Michel, se dérobant derrière le nuage refermé, s'élevait lentement dans l'espace, ainsi qu'un aigle en son vol majestueux, le rossignol fit de nouveau entendre sa voix :

— « Heureuse celle à qui Dieu a permis de voir les effets de sa puissance ! Tout vient de Dieu et retourne à Dieu ! Salut ! salut à l'enfant chrétienne qui croit et espère ! Gloire à Dieu !... »

Et la fillette, tombant à genoux, murmura avec ferveur :

— « Gloire à Dieu ! »

Telle est la ballade que ma nourrice me chantait, étant enfant, pour m'endormir dans mon berceau.

VICTOR BALAGUER

VIA FORA !

VIA FORA !

Le dix-huitième siècle naissait quand le successeur de Phillippe IV, le pauvre Charles II, dernier représentant de la maison d'Autriche, en Castille, descendait au tombeau.

Un des meilleurs écrivains contemporains a popularisé le règne de ce monarque, en le faisant entrer, presqu'entier, dans l'action du drame intitulé : *Charles II l'Enchanté.*

Triste roi et triste règne que le sien !

La maison d'Autriche avait commencé, en Espagne, par où toutes choses finissent et s'était terminée par où toutes commencent. Elle avait commencé par un héros et fini par un enfant ; l'œuvre

tracée au début par un géant, s'échappait détruite, des mains d'un nain. Charles-Quint, portrait d'empereur, était le créateur de la dynastie qui s'éteignait avec Charles II, parodie de roi.

Durant son règne — en l'an 1678 — on construisit une église à Madrid.

— A qui dédierons-nous ce nouveau temple? demandait-on sans cesse à l'*Enchanté*?

— Nous verrons, répondait le roi. Qu'on l'achève d'abord.

Enfin, un jour, le temple fut achevé.

— A qui la dédicace de cette église, sire?

— A la vierge qui ait le plus de fidèles, dit le monarque; à la plus renommée et la plus fameuse; à celle qui ait obtenu le plus de remerciements de mon peuple.

Un synode fut convoqué, auquel fut représentée chacune des trois nations de la couronne aragonaise : Catalogne, Aragon et Valence.

Les habitants de Valence proposèrent Notre-Dame du Puy; les Aragonais, la vierge del Pilar; les Catalans, Notre-Dame de Montserrat.

La première année du dix-huitième siècle arriva et Charles l'*Enchanté* mourut, laissant, à défaut de fils, son trône à un petit-fils de Louis XIV de France, le duc d'Anjou.

Celui-ci vint en Espagne et tint sa cour à Barcelone.

Philippe V se met en chemin pour la capitale de la principauté, avec l'intention de consacrer les lois et privilèges de Barcelone ; mais il envoie une ambassade, pour avertir les conseillers qui devaient le recevoir, qu'ils n'eussent pas à user de leur droit de rester couverts, tant qu'il ne les y aurait pas invités, et que l'on ne lui remît pas les clefs de la ville, ainsi que c'était l'usage.

Barcelone reçoit cette ambassade avec colère. Si Philippe ne voulait pas que les conseillers se couvrissent devant lui, il était clair qu'il leur enlevait ce droit, c'est-à-dire cette prérogative que Charles-Quint leur avait accordée, et que ses successeurs avaient confirmée. Si Philippe ne voulait pas qu'on lui remît les clefs de la ville, c'était parce

qu'il s'en croyait déjà maître, par le seul fait d'avoir pris possession du trône de Castille.

Comment croire alors qu'il venait consacrer les lois et privilèges de Barcelone, puisqu'il commençait par abolir deux de ses plus belles prérogatives ?

Les conseillers décidèrent d'obéir quand même et vinrent au-devant de Philippe sans lui remettre les clefs et sans se couvrir.

Philippe entra dans Barcelone en carrosse. Ses conseillers allaient à cheval, mais la tête nue, car il ne leur avait pas ordonné de se couvrir. En arrivant au palais, Philippe sortit au balcon et sa canne tomba ! Etrange hasard !

Le peuple toujours prêt à commenter les faits, accepta cette circonstance pour un augure.

La population avait accompagné Philippe en silence jusqu'au palais. La foule était étonnée, voyant que les conseillers allaient, la tête découverte, derrière la voiture. A la mauvaise impression que causait ce fait, ne tarda pas à se joindre celle

d'un nouveau que la tradition nous a conservé et que sa particularité nous oblige à mentionner.

Un sous-lieutenant avait été condamné à la peine de mort. Les soldats castillans le conduisaient au lieu d'éxécution, lorsque le cortège militaire rencontra une procession qu'accompagnait le Saint-Sacrement. Immédiatement, le clerc qui portait l'étendard de Dieu s'avança vers le condamné et l'en couvrit, le déclarant libre au nom du Seigneur. Le capitaine de l'escorte , sans faire attention, écarta assez irrévérencieusement le prêtre qui étendait le pardon de Dieu sur la tête du coupable, et ordonna à ses soldats de continuer leur chemin, manquant à tous les usages et prérogatives établis.

Ce ne fut pas tout. L'escorte qui emmenait l'officier le fit passer devant le palais du vice-roi, *comme si le prince punissait* dit un chroniqueur *et non la loi qui est celle qui condamne.*

Que l'on juge si, sur un peuple aussi attaché à ses principes, aussi religieux que le peuple catalan, les faits que nous venons de raconter, ajoutés à d'autres que la brièveté de cet article nous oblige

à supprimer, devaient exercer une fâcheuse influence.

De sorte qu'un jour, la cloche sonna, terrible, voix de bronze de la cathédrale, appelant le conseil des Cent.

De ce jour, la Révolution de Catalogne fut un fait accompli.

Entre temps, Philippe V, qui s'était marié à Figueras avec Marie-Louise-Gabrielle de Savoie, retourna à Barcelone, et, de là, passa à Montserrat dont il connaissait la renommée, désireux de plier le genou devant cette vierge qui avait vu s'incliner tous ses prédécesseurs.

Philippe arriva à Montserrat le 24 décembre 1702, accompagné du cardinal de Tré et de plusieurs gentilshommes de la première noblesse espagnole.

La nuit de son arrivée, à minuit, il descendit à la chapelle de Notre-Dame avec son confesseur, et, après avoir baisé les marches de l'autel, il demeura longtemps en prière. Le lendemain matin, il visita le monastère, vit le trésor, parcourut les

ermitages et passa à la vieille église, où il se fit conter la poétique histoire de Jean Garin, par le duc de Bénévent, qui lui dit la connaître.

Après y avoir séjourné pendant deux jours, il partit, laissant une aumône de deux cents dollars d'or.

Durant ce temps, son épouse visitait la vïerge, en compagnie de l'évêque d'Urgel, de la célèbre princesse des Ursins, du marquis de Castel-Rodrigo et de plusieurs autres grands seigneurs.

Marie-Louise resta quelques jours à Montserrat, et dans une fête qui eut lieu alors, elle voulut vêtir la sainte image de ses propres mains, sans permettre qu'on l'aidât dans son travail. De sorte qu'en partant, elle se déclara sa camériste et emporta une toque ainsi que la clef de la porte la plus proche de Notre-Dame, lui laissant en échange une rose en or massif, ornée de cent diamants, bijou de grand prix et d'un goût exquis.

En descendant de Montserrat, Philippe avait rencontré sur son chemin un chevalier de sa mai-

son, qui montait précisément au monastère, le cherchant.

— Sire ! sire ! s'écria-t-il en arrêtant son cheval.

— Qu'arrive-t-il ? demanda Philippe.

— Voyez, sire !

Et le chevalier mit dans la main du roi une monnaie d'argent récemment frappée à en juger par sonéclat. Audos de cette monnaie Barcelone était représentée avec sa robe de matrone, montée sur un cheval, au-dessus d'un monceau de cadavres, et tenant dans sa main la foudre, avec laquelle elle semait la destruction et la mort dans les rangs d'une armée compacte qui formait le fond. Au revers, on voyait un roi, Philippe V, peut-être, fuyant à cheval et laissant tomber la couronne de sa tête.

— Eh bien ! demanda Philippe, que veut dire ceci ?

— Ceci veut dire, répondit le chevalier, que la cloche de Barcelone a réuni le Conseil des Cent, ceci veut dire qu'une décision importante a été prise, que la Catalogne s'est engagée à reconnaître

pour maître l'archiduc Charles, et à l'aider à conquérir, avec ses hommes et son argent, le trône qu'il dit lui appartenir de droit ; ceci veut dire que l'on a frappé des médailles pour transmettre à la postérité le souvenir du jour où Barcelone proclame Charles III ; ceci veut dire que, dans tous les peuples catalans, la cloche salue de ses accents la révolte naissante, et que, dans tous les camps, retentit le cri universel et énergique de *Via fora* !

Philippe V se mordit les lèvres jusqu'au sang, et sans répondre, piqua son cheval de ses éperons.

Rien n'était plus certain, Barcelone secouait sa crinière de lion, et, menaçante et provoquante, se jetait, la première, dans la lice. Charles d'Autriche ètait reconnu roi d'Espagne sous le nom de Charles III, et le duc d'Anjou et la maison de France recevaient l'anathème.

135

VICTOR BALAGUER

LA CHANSON DE NOEL

(Poésie traduite du Catalan)

LA CHANSON DE NOEL

Le moineau chantait : Aujourd'hui, nuit de Noël, nous verrons naître une étoile, comme jamais plus il n'y en aura ; jamais le monde n'en verra d'aussi belle.

Le rossignol chantait : Ce n'est pas une étoile, mais un soleil étincelant de lumière, pour les hommes, pour les cités, pour les anges et pour les saints, c'est la lumière de l'avenir.

Et l'hirondelle disait : Je traverserai la lumière ainsi que la mer salée, et j'irai par tous les peuples, répandre la nouvelle, dès que l'aube apparaîtra.

L'onde roulante dit, lorsqu'elle termina sa route : Ecoutez, vous tous, hommes ; le Verbe s'est fait homme, et la liberté une doctrine.

Et l'ange dit : O étoile, qui ornes tout le ciel, ô saint fils de Marie ! Les hommes verront le fils de Dieu, sur la croix, mourir dans l'agonie.

Et la rose dit : O soleil ! pour toi je porterai le deuil, tant que durera ma vie ! je ne veux plus de la couleur blanche, je veux toujours être vêtue de la couleur du sang.

Et les ondes et les oiseaux, les fleurs et les anges disent à présent : O peuples ! Races, Rois ! Avez-vous encore dans vos lois la peine de mort ?

Sous de noirs nuages le ciel bleu s'est obscurci ; tout ce qui vit se couvre d'un épais linceul de neige; les rivières et les ruisseaux se sont gelés ; le soleil, allumé, s'est éteint ; la terre semble vide de la bonté de Dieu.

Miracle ! Tout à coup, au milieu de la nuit silencieuse, et par-dessus la neige, la terre reverdit ; on voit le ciel se teindre d'une couleur rose ; les rivières poursuivent leurs cours, la neige est fondue.

Tout ce qui est mort remue ; tout ce qui est inerte

revient à la vie, les arbres se balancent avec une verdure luxueuse. Tout ce qui apparaît à la vue, est un jardin fleuri, et dans les cieux on voit apparaître l'étoile de l'amour.

Du sein de la terre, ses esprits candides, comme des fleurs d'or et de pourpre, traversent l'immense espace portant dans leurs bras des bouquets aromatiques d'où s'exhalent le myrte, l'aloès et l'encens. Et au milieu de la nuit, les anges, battant des ailes, tournent, courent, vont et reviennent, entourés de nuages d'or, et à tous ceux qu'ils rencontrent, et à tous ceux qui les voient, ils disent : Hosanna ! le Sauveur est né.

L'étoile des Rois fait briller ses lumières splendides, l'immensité est remplie par les harmonies angéliques. Et un chœur de voix mélodieuses va partout en chantant et en murmurant : Hosanna ! Hosanna ! le Sauveur est né.

VICTOR BALAGUER

LE SEIGNEUR DES ÉTOILES

(Poésie traduite du Catalan)

LE SEIGNEUR DES ÉTOILES

La fillette était malade, et le cœur plein d'angoisse, sa petite mère la veillait, la veillait à son côté.

— Maman, qui fait briller les étoiles au ciel ?

— Le seigneur qui peut tout, fillette, le seigneur Dieu.

— Ce doit être un grand Seigneur, mère, le Seigneur des étoiles.

— C'est l'amour des amours purs, la lumière des lumières, l'omnipotent, qu'est le Seigneur des Seigneurs....

—Mère, je m'en vais avec lui. Je veux être étoile,

maman, quand je m'éveillerai demain. Adieu, maman ; je m'en vais avec le Seigneur des étoiles.

Hélas !... La fillette était morte, et sa mère, à son côté, gisait le cœur sanglant, pleurant des larmes de fiel !....

VICTOR BALAGUER

SARRASIN, MOINE ET MARTYR

(1156)

(Légende Catalane)

SARRASIN, MOINE ET MARTYR

(1156)

Lupo, le roi more de Valence, appelle un jour Ahmet, second fils d'Almanzor, roi more de Carlet.

Lupo était assis dans son jardin, à l'ombre d'un petit bois d'orangers odorants quand arriva le jeune Ahmet.

Le jeune Ahmet ! Jamais les rives du Turia ne virent garçon plus gaillard ni plus galant. Nul ne manie une lance comme lui, nul ne sait comme lui dompter un poulain rebelle ; nul n'est si souvent que lui vainqueur dans les tournois ; nul ne sait mieux que lui chanter amoureusement au pied de la fenêtre arabe.

— Ahmet — lui dit Lupo — le comte de Barcelone me demande un armistice ; j'y consens et j'ai besoin d'un messager qui aille en mon nom conclure le traité.

— Je serai ce messager, répond Ahmet.

— Prends donc le meilleur de mes chevaux et pour escorte l'élite de mes soldats ; choisis, pour en faire présent au comte, les plus beaux de mes joyaux....

— Je ne te demande que le temps indispensable pour baiser la barbe blanche de mon père Almanzor, et pour embrasser mes sœurs Zaïda et Zoraïda.

Ahmet courut embrasser son vieux père et ses belles sœurs, puis il partit.

Il montait un poulain cordouan, noir comme la nuit, rapide comme le vent. Quatre soldats mores le suivaient. C'était toute son escorte. Il n'en fallait pas plus à Ahmet. Il était audacieux et résolu, vaillant et téméraire.

Entrés en Catalogne, ils traversaient un soir une épaisse pineraie, quand la nuit les surprit, et un soldat more leur dit :

— Là-bas, sur notre gauche, à la lumière du crépuscule, j'ai vu des montagnes superbes qui cachaient leur front dans un turban de nuages ; le soleil, en se retirant, nageait dans une mer de sang; l'air qui fouette nos visages, nous apporte une haleine de feu. La tempête est proche.

La tempête est proche : le vent qui fouette en rafales inégales et furieuses les cîmes touffues des pins le dit à Ahmet ; ils le lui disent aussi, ces bruits sourds, prolongés et lointains, que l'on entend la nuit dans les montagnes quand vient la tempête, semblables à des gémissement lancés par les âpres sierras sous le fouet de l'ouragan.

— Oui, oui — crie Ahmet, — la tempête vient à notre rencontre : compagnons, sauvons-nous !

Il a dit : sauvons-nous, et le vaillant cheval cordouan vole, vole avec la rapidité de l'aigle se lançant sur sa proie, avec la vélocité de la flèche fendant l'air. Bientôt il laisse en arrière ses compagnons.

Il laisse en arrière ses compagnons, et pendant ce temps l'ouragan se déchaîne. Le vent siffle

comme un serpent dans la plaine, et rugit comme un lion dans les halliers. Les pins les plus hauts sont déracinés ; les arbres les plus gros roulent sur le chemin. De la montagne descendent des torrents furieux qui arrachent d'énormes rochers. Le ciel a ouvert ses cataractes.

Le ciel a ouvert ses cataractes, et le vaillant poulain tantôt doit sauter par dessus une barrière d'arbres barrant le chemin, tantôt glisse sur la pente polie des rochers, tantôt côtoie le profond ravin ouvert par les eaux, tantôt traverse le torrent à la nage. Tout est destruction et mort, tout est terreur et épouvante. Soudain...

Soudain un bruit de voix vient se mêler au bruit du vent. Au milieu du désordre des éléments, du rugissement de la tempête, du fracas de l'ouragan, Ahmet perçoit, comme par ondées, un chant mystérieux, mélancolique, divin. Est-ce le chant des houris du Paradis ? Est-ce l'hymme d'allégresse des génies malfaisants qui jouissent de la destruction de la nature ? Ahmet ressent une émotion inconnue.

Il ressent une émotion inconnue jusqu'alors, et ne réussit pas à s'interroger lui-même. Il a peur de savoir. L'ouragan redouble de furie et le cheval de vitesse. Les arbres passent rapides à son côté, comme des files de gigantesques fantômes ; les monts et les bois filent devant ses yeux comme les visions d'un songe. Il n'aurait qu'à saisir une torche pour ressembler au génie de la tempête, traversant dans une course échevelée, cavalier sur son cheval noir, les forêts et les vallons. Il ignore par où il passe, il ignore où il va.... Son cheval le guide.

Son cheval le guide, et quand il s'arrête enfin, la masse d'un imposant édifice s'élève devant lui, à côté d'une sombre rangée d'arbres. Ahmet l'avait d'abord prise pour un géant à la chevelure déliée et rejetée en arrière. Oh, surprise ! Le chant qu'il avait déjà entendu, il l'entend de nouveau, mais plus rapproché.

Plus rapproché, comme s'il sortait de l'intérieur de cet édifice. C'est un cantique nocturne, religieux, plein d'onction et de poésie, entonné

par de mâles accents. Ahmet l'écoute un instant en suspens et, dans son extase, on dirait qu'il le voit partir comme un rayon de lumière déchirant les ténèbres, croisant la pluie qui tombe, traversant le nuage qui porte la foudre dans son sein, se glissant entre la tempête et la colère des éléments. Ahmet sent quelque chose lui parler dans son cœur, et saisi d'un élan inconnu...

Saisi d'un élan inconnu, il abandonne son cheval, qui se laisse tomber mort de fatigue, et commence à escalader la clôture de l'édifice. Où va-t-il ? Quelle idée le guide ?... Il ne le sait pas.

Il ne le sait pas, mais ce cantique le fascine, le séduit, l'enlève, l'attire enfin, comme l'aimant le fer, comme la lumière le papillon, comme la liberté le captif. Ahmet se trouve à l'intérieur, traverse un jardin, suit une galerie, rencontre un cloître, pénètre dans un temple.

Et dans le temple, là, sous les voûtes sonores, solennel et mystérieux, doux et tendre, le cantique vibre, plus élevé et plus divin, et les voix roulent majestueuses parmi des ondes d'harmonie à

travers les profondeurs concaves. Le temple est envahi par les ténèbres ; seules trois lumières brillent sur l'autel.

Seules, trois lumières brillent sur l'autel, car ce temple est celui de Poblet et ce chant est le Salve, c'est-à-dire le fervent salut qu'adressent à la Reine des Anges les cœurs chrétiens, quand apparaissent les premières blancheurs du matin. Les trois lumières sont là en souvenir de ces trois autres que les solitaires de Lardeta et l'armée de Bérenger virent un jour briller au-dessus des arbres. Ahmet s'appuie sur une colonne, et pleure.

Et il pleure abondamment, il pleure sans trêve son enfance passée dans l'erreur, sa jeunesse écoulée dans l'égarement. Ahmet se sent renaître, sent bouillonner dans son âme un monde de sentiments nouveaux, et les larmes qu'il verse sont le baptême qui purifie et lave de la faute les heures où il était aveugle et trompé. Ahmet tombe à genoux.

Il tombe à genoux, et alors, un à un, en procession, des êtres étranges, couverts de longues

robes blanches, commencent à glisser devant lui. Ce sont les moines qui se retirent du chœur, les bras croisés, le front penché, murmurant la première prière du jour.

Un moîne aperçoit Ahmet et pousse un cri.

— Que notre père Saint-Bernard me protège! Un More!... Un More dans la maison de Dieu!

— Un More? — répètent avec terreur les autres moines.

Et tous se reculent horrifiés, faisant le signe de la croix.

Seul l'abbé s'avance.

— Qui est-tu ? lui dit-il.

— Je suis Ahmet, le fils du roi de Carlet.

— Qui t'a amené ici?

— La tempête.

— Où allais-tu?

— Je ne le sais pas... Je ne m'en souviens plus.

— Qui cherches-tu en ces lieux ?

—Dieu.

—Que lui veux-tu ?

— Je veux lui demander de me laisser habiter

ces lieux, de me laisser être un de vos frères, de me laisser revêtir cette robe que vous revêtez, de me laisser entendre ces chants qui me ravissent, de me laisser enfin l'adorer, le front dans la poussière, la pensée au ciel, comme un fils de chrétiens.

L'abbé se tourna vers les moines.

— Approchez-vous, frères !.... C'est une âme qui demande à entrer dans le chemin de la vertu et du ciel. Approchez-vous, et rendons grâces de ce nouveau bienfait à Dieu et à notre père Saint-Bernard !

— Bernard ! — s'écria le More. — C'est ainsi que je veux m'appeler désormais.

— C'est ainsi que tu t'appelleras.

Depuis lors il y eut à Poblet un moine de plus qui s'appela Bernard ; un moine vertueux et saint, dont les prières continues, dont l'austérité et la pénitence, dont la vie d'ascète firent que la renommée de sa vertu arriva aux pays les plus éloignés.

Depuis lors la charité fut plus abondante à Poblet, et les pauvres qui accouraient à ses portes étaient des centaines, car, Bernard étant le dis-

pensateur, aucun besogneux ne se retirait sans être secouru.

Depuis lors, tous demandaient à voir et à baiser la main du saint, car le bruit courait que l'abbé ayant un jour blamé le dispensateur de sa prodigalité sans limites, Bernard montra les greniers intacts et les coffres du trésor plus remplis.

Depuis lors le nombre des convertis s'était accru, car, par ses conseils, Bernard gagna à la religion du Christ une de ses parentes nommée Doraycela, de Lérida, et beaucoup d'autres Sarrasins de la même ville.

Un jour Bernard se présenta devant l'abbé et lui demanda sa bénédiction et la permission d'entreprendre un voyage.

— Où veux-tu aller, frère ? — lui demanda l'abbé.

— A Valence, à Carlet. J'ai là quelques frères dont je veux ouvrir les yeux à la lumière, et le cœur à la foi.

L'abbé lui donna sa bénédiction, mais la lui donna en pleurant.

— Dieu fasse que tu reviennes ! Dieu fasse que tu ne trouves pas sur ton chemin la palme de la souffrance et du martyre !

— Que la volonté du seigneur s'accomplisse, — dit Bernard en prenant congé de l'abbé.

Bernard partit et arriva dans son pays. Son vieux père était mort, et son frère Almanzor était roi de Carlet. Il voulut voir ses sœurs Zaïda et Zoraïda. Toutes deux le reçurent en pleurant.

— Je vous porte à chacune une croix et un rosaire, — dit-il.

Et depuis ce jour, Zaïda et Zoraïda s'appelèrent Marie et Grâce ; mais ce qu'il avait obtenu de ses deux sœurs, il ne put l'obtenir de son frère Almanzor. Le cœur de celui-ci était dur comme un marbre. Il ne voulut recevoir aucun présent, écouter aucune parole.

— Je ne te connais pas, dit-il à Bernard ; — je ne sais qui tu es, renégat. Je peux seulement te dire que si tu ne retournes pas promptement vers ceux qui t'ont envoyé, la lumière du jour cessera de briller pour toi.

Bernard alla alors chercher Grâce et Marie, et leur dit : — Allons.

Et tous trois partirent.

Quand Almanzor apprit la fuite de ses sœurs, il partit en hâte à leur poursuite à la tête d'une escorte de Sarrasins. En vain Bernard s'enfuit-il vers le Jucar pour embarquer ses sœurs et les sauver, Almanzor les atteignit, décapita les pauvres jeunes filles, et après avoir attaché Bernard à une yeuse, arracha le clou qui assurait le gouvernail de la barque dans laquelle allaient partir les fugitifs, et ordonna de clouer le front du moine.

Bernard mourut comme le Rédempteur, en pardonnant à son bourreau.

Les légendes racontent qu'un demi-siècle après, aussitôt que le roi Jacques Ier eut conquis Valence sur les Mores, il fut averti par des Almogavares, que dans les champs d'Alcira, se passait un fait prodigieux. Près d'une yeuse, au bord de la rivière, on voyait une grande mare de sang frais, et chaque nuit le site s'éclairait de lueurs célestes. Le

bon roi y accourut, fit creuser la terre, et on trouva le corps de Bernard...

Telle était la légende que l'on racontait devant l'image d'un moine au front traversé par un clou, que tous les pèlerins admiraient à Poblet; telle était l'histoire de saint Bernard d'Alcira, le More Ahmet; fils du roi de Carlet, auquel le monastère éleva une somptueuse chapelle en marbre et en jaspe, visitée avec grande vénération par les dévots.

VICTOR BALAGUER

LE LIVRE DE L'AMOUR

(Poésies traduites du Catalan)

LE LIVRE DE L'AMOUR

I

Oh ! nuits d'amour, si vite passées ! Belles, douces nuits, où avez-vous fui ?.... grappe de jolies fleurs parfumées, flétries sur le tronc de ce même amour, arrachées par les vents de l'automne !

Vous êtes présentes à ma mémoire, je vous vois nager au milieu de pures lueurs, sous un ciel d'amour et d'harmonie, beaux songes d'or du temps de mon bonheur, douces et belles nuits, quand Dieu voulait.

Heures plaisantes, images délicieuses, visions pures au milieu de son impureté, pourquoi venez-vous inquiètes, voluptueuses, voltiger autour de mon veuvage, comme un essaim de blancs papillons ?

Nuits embaumées par l'encens de l'amour, doux gages perdus pour ma tristesse, mais gardés au plus profond du cœur, pourquoi, nuits d'or et de rose, êtes-vous venues, si vous êtes parties dans les bras du bon temps?

Oh! amour d'amours! Doux souvenirs, mon aimée! Heures toujours brèves, heures sereines pendant lesquelles, quand s'éteignait la blanche lumière du jour, mes doigts jouaient avec tes tresses noires, pendant lesquelles je baignais mes yeux dans tes yeux!

Et mon front reposait sur ton sein, et je rassasiais mes yeux de ta beauté et le fugitif crépuscule emportait dans le dernier rayon de sa lumière pure le bruit du baiser que je te donnais.

Ou bien à tes pieds, en extase, tout en refrénant les vagues de mon cœur enflammé, j'écoutais ta bouche si douce me lire avec une musicale et tendre mélodie les beaux chants lamartiniens d'Arolas.

Nuits douces, rosées de pleurs et d'amours! De même que la flamme vit de la mèche, ainsi nous vivions d'amour, ivres de plaisir, nos deux cœurs

fondus en un seul; nuits pendant lesquelles nous avions tous deux assez d'amour pour en faire aumône à tous les amoureux.

Nuits rosées, que je passais ravi, agenouillé à tes pieds, la main sur ton cœur, à la lumière de tes yeux qui flamboyaient et qui illuminaient toute la chambre, la changeant en un ciel étincelant de soleil et d'amour!

Obéissant à la douce voix de mon cœur, rendant hommage à ta beauté, vivant de toi, me nourrissant de ton amour, j'allais vers toi comme le pèlerin va vers la vierge du désert.

Et alors je m'agenouillais à tes pieds, sentant mon cœur battre dans ma poitrine, mon cœur, mon pauvre cœur, que j'écoutais, car c'était l'heure où, en lui, l'amour chantait un hymne saint, écrit pour moi seul.

Mes lèvres sur tes lèvres, la joie fouettait ma poitrine assoiffée de plaisir, et, doux souvenir, sous la paume de mon ardente main, mon amie, je sentais palpiter ton cœur comme l'oiseau dans la main de l'oiseleur.

Visions d'amour, qui, parmi des parfums et des fleurs, sortez toutes ensemble d'un seul souvenir passé, et qui venez à moi comme un vol d'oiselets, battant des ailes, qui sortent tous à la fois du même nid, heures plaisantes, images amoureuses, visions qui, un jour, m'avez rempli le cœur, pourquoi venez-vous, comme un essaim de blancs papillons, voltiger autour de mon veuvage!

Fuyez, fuyez, images échappées, pour mon tourment, du ciel de mon repos! Mon cœur vous aima trop jadis! Fuyez, fuyez, mon destin est noir aujourd'hui! Ou, si vous devez revenir d'autres fois, plaise à Dieu que ma pensée soit morte!

II

LA JEUNE FILLE DU CIMETIÈRE

Elles sonnent gaiement, elles sonnent les cloches, les cloches de l'église, de l'église de Valldaura.

On habille la fiancée, on l'habille de gala, on lui

met une basquine noire, des mules brodées, un mouchoir et un corsage de soie et la mantille blanche.

Elles sonnent gaiement, elles sonnent les cloches, les cloches de l'église, de l'église de Valldaura.

Pour recevoir le cortège, le fiancé se met en marche, et s'arrête devant le cimetière qui est contigu à l'église. Deux robustes cyprès gardent la porte du cimetière.

Elles sonnent gaiement, elles sonnent les cloches, les cloches de l'église, de l'église de Valldaura.

Soudain le fiancé sent qu'une main le touche à l'épaule. C'est la main d'une jeune fille, cachée derrière le cyprès, qui se présente à ses yeux, pâle et défaite.

Elles sonnent gaiement, elles sonnent les cloches, les cloches de l'église, de l'église de Valldaura.

« — Et moi?... — dit la jeune fille, dont les yeux sortent des orbites. — Qu'est devenu cet amour, cet amour que tu me juras, que cent fois tu me promis en dansant la danse des Rameaux sur la place? »

Elles sonnent gaiement, elle sonnent les cloches, les cloches de l'église, de l'église de Valldaura.

« Pauvre de moi, qui te croyais! Pauvre de moi, malheureuse; qui, en te donnant mon cœur, te donnai mon honneur avec lui! Que ferai-je, pauvre de moi, pauvre de moi, infortunée? »

Elles sonnent gaiement, elles sonnent les cloches, les cloches de l'église, de l'église de Valldaura.

Le fiancé passe au large sans l'écouter seulement, et donne la main à la fiancée, et l'accompagne à l'église et devant la jeune fille le cortège passait.

Et elles sonnent gaiement, elles sonnent les cloches, les cloches de l'église, de l'église de Valldaura.

Maintenant ils sont dans l'église : ils s'agenouillent, ils se marient; la jeune fille du cyprès tombe à terre évanouie, poussant un gémissement, et disant : « Dieu me protège!... »

Et elles sonnent gaiement, elles sonnent les cloches, les cloches de l'église, de l'église de Valldaura.

Ils sont sortis de l'église.... la fiancée la rougeur

peinte sur son front. Le fiancé l'embrasse du regard; et en passant près du cyprès il ne tourne seulement pas la tête.

Elles sonnent gaiement, elles sonnent les cloches, les cloches de l'église, de l'église de Valldaura.

On trouva morte, le lendemain, la jeune fille sous le cyprès. Elle n'avait ni père ni mère, ni amis pour l'ensevelir, et dans la fosse commune, par charité on l'enterra!

Hier gaiement; aujourd'hui c'est le glas, le glas qu'elles sonnent les cloches, les cloches de l'église, de l'église de Valldaura!

III

C'était une blanche maisonnette sur le revers d'une montagne. Elle se dressait comme un flocon de neige dans un bois d'orangers, avec deux cyprès à la porte comme des guetteurs pour la veiller, avec un ruisselet d'eau vive murmurant à ses pieds, avec la mer qui, devant elle, miroir du ciel, bleuis-

sait, et avec la plus belle enfant de la côte catalane. Elle avait le premier parfum des arbres qui l'ombrageaient, elle avait la première haleine de la fraîche brise marine et une enfant à qui donner des murmures, des aromes et des brises. Ah ! ma maisonnette ! Ma maisonnette blanche !

Nous étions tous deux un soir assis sur l'herbette. C'était l'heure du crépuscule, l'heure la plus chaste du jour. Un oranger nous abritait tous deux sous ses branches et nous respirions l'encens de la douce fleur dont les ondes invisibles parfumaient l'espace. Je ne regardais qu'elle, et elle regardait la plage que les vagues de la mer bordaient de fleurs d'argent.

Le ciel était beau et bleu, et les arbres se balançaient sous les douces haleines d'une brise tiède et pure. Il y avait des parfums d'amour dans le murmure des eaux, dans le susurrement des feuilles, dans la brise qui passait ; il y en avait dans nos cœurs et dans nos regards aussi. Ah ! ma maisonnette ! ma maisonnette blanche !

Les heures douces et tendres qui donnent des plaisirs à l'âme, hélas ! qu'elles arrivent tardive-

ment! hélas, qu'elles passent rapidement! Belle heure du crépuscule, heure toujours sainte pour moi, heure d'expansion, de consolation et d'éspérance, à ta lumière douteuse je la voyais toujours, radieuse et claire, brillante étoile de ma vie, port sauveur de mes angoisses. Et chaque jour je lui disais de ma voix amoureuse :

« C'est l'heure d'aimer! Aimons-nous! » Et chaque jour mes paroles s'étouffaient dans un baiser qui enlaçait deux âmes. Ah! ma maisonnette! ma maisonnette blanche!

IV

La jeune fille était blonde, était blonde comme un soleil. Amoureuse Anne-Marie, voleuse de mon cœur!

Son père veut qu'elle se marie avec Georges d'Aragon. — Ne faites pas cela, mon père, à moins que vous ne veuillez ma mort, car je suis déjà fiancée au

fils de dame Melchiore ; il m'a donné l'anneau d'argent et les boucles d'oreilles d'or. —

La jeune fille était blonde, était blonde comme un soleil. Amoureuse Anne-Marie, voleuse de mon cœur !

— De cela je vous garderai, ma fille, j'en perdrais plutôt mon nom. La tour de l'hommage possède une noire prison, et vous serez là toute seulette, sans plaisir ni consolation, jusqu'à ce que vous vous mariiez avec Georges, avec Georges d'Aragon.

La jeune fille était blonde, était blonde comme un soleil. Amoureuse Anne-Marie, voleuse de mon cœur !

— Hirondelles voyageuses, dis à mon amant que je suis enfermée à cause de lui et qu'il me tire de prison. — Descendez par cette échelle, dame de mon amour, car mon cheval nous attend pour nous emporter tous deux. —

La jeune fille était blonde, était blonde comme un soleil. Amoureuse Anne-Marie, voleuse de mon cœur !

Le père se présente devant eux, avec des éclairs dans les yeux. — Maudit voleur de jouvencelles, que Dieu te donne malemort ! — Le matin d'après on les enterra, dans une même tombe tous deux. Voyageur qui passe ici, dis : — Que Dieu leur ait pardonné. —

La jeune fille était blonde, était blonde comme un soleil. Amoureuse Anne-Marie, voleuse de mon cœur !

V

Eveille-toi, ma douce amie, avec le premier rayon du soleil, avec la première lueur du jour et avec le chant du rossignol.

Avec ma poésie amoureuse je t'envoie aujourd'hui mon cœur, car la chanson de l'aube est la chanson de l'amour.

Sors pour saluer le jour qui commence son chemin. Tout est douceur, mon amie, tout est amour le matin.

Le soleil, baiser dont Dieu scelle son amour pour le monde, fait éclore le jour et le calice de la fleur.

Des vagues d'or fondu roulent dans les espaces transparents, les oiseaux volent joyeux, les voix des torrents chantent.

La brise murmure amoureusement à travers les prairies, imitant un bruit de baisers dans les solitudes de la forêt.

Les parfums sont suspendus aux riches calices des fleurs, comme les baisers à la bouche, comme les amours à ton cœur.

Le ciel transparent que le soleil commence à enflammer est aussi pur que la pensée que tu as au réveil.

Le soleil, en passant, a appelé à ta fenêtre. Ouvre tes yeux au soleil, jeune fille, ouvre ton cœur à mon chant.

Car la voix amoureuse, tendre émanation du cœur qui aujourd'hui te chante l'aubade, jeune fille, est la voix de l'amour.

VI

Chaque fois que je vais à ta maison, quand je traverse la chambre verte, mes yeux se fixent sur cette cheminée.

Là, tu brûlas mes lettres un jour que tu te croyais offensée, et je crois que quelque chose de moi dut brûler avec elles.

Là tu brûlas mes lettres, parce qu'elles étaient les feuilles vivantes d'une histoire aux remembrances éternelles.

Là tu brûlas mes lettres, avec plaisir ou peine, je ne sais; Dieu veuille que ton cœur ne se soit pas envolé avec leurs cendres!

VII

Barcelone 21 décembre.

Tu m'as trahi. Ta perfidie ne peut être plus claire, et cependant tu veux prouver que tu n'es

pas coupable; et cependant, tu veux paraître innocente à mes yeux.

Tu m'as trahi. J'essaierai un jour d'écrire ton histoire pour que ton nom demeure parmi les amoureux comme un monument d'horreur et de trahison.

C'est moi qui te quitte. Toi, fausse, tu n'auras même pas la peine de me quitter. Adieu pour jamais! Je te jure.... mais je ne jure pas, car quelque jour je pourrais me parjurer.

Adieu pour jamais! J'ai encore l'espoir de me venger. Tu sauras un jour ce que j'ai souffert, et alors, si tu as encore du cœur, je tiens ma vengeance.

*
* *

Madrid, 21 avril

Elle ne m'avait pas trahi. Oui, je le disais! Oui, c'était impossible! Elle redevient mienne, elle revient dans mes bras aimant comme toujours, et

elle revient, à l'heure où les hirondelles reviennent à leur nid.

Depuis qu'elle est revenue, tout me semble avoir plus de vie et de gaîté. L'air est plus pur, la lumière plus belle et les étoiles brillent d'une clarté plus vive.

Tout s'éveille pour l'exalter. Jamais la rive du Manzanarès n'eut de plus belles fleurs qu'à présent; jamais les brises de Madrid n'eurent plus douce haleine.

L'espace est rempli de parfums et d'aromes, le soleil répand dans les airs des poussières d'or, mon sang frémit, mes lèvres brûlent, et l'âme entière se baigne dans des lueurs d'amour et d'harmonie.

Elle est revenue! Je veux la recevoir ceinte de roses, ma Déesse, ointe de beaumes d'Arabie et de Perse, et entourée de pommes odorantes, d'encens et d'essences!

Avec elle reviennent les nuits sereines pendant lesquelles, veillant à ses pieds, je murmurais de

douces tendresses, des lais d'amour, des couplets, des chansonnettes.

Oh! que je t'aime, fleur de ma terre, bouche de baisers, nacre de perles, soupir de l'âme, nid d'amours! Oh! que je t'aime, vie de ma vie, lumière de mon étoile!

Je boirai de nouveau à pleine coupe les douces amours de ma bien-aimée, et le miel de l'Hymette de ses lèvres, que je suce assoiffé, et qui me donne toujours une soif nouvelle.

Puisqu'elle est revenue, les cieux, en récompense des amères heures d'absence, me donnent la vie éternelle dans ses bras, mon front oint par le baptême de ses baisers.

VIII

Il était minuit. Je te voyais dans le nuage qu'un groupe d'adorateurs formait autour de toi : je te voyais dominer l'un d'un regard, l'autre d'un sourire, coquette avec tous, et je regardais tranquille, calme,

les bras croisés, sans angoisse, sans jalousie, parce que tes admirateurs ne voyaient, les doux niais — quoiqu'une mer de lumière remplît le salon — ni le baiser caché que m'envoyait sans remords ta petite main blanche jouant avec tes lèvres, ni le serrement de mains que dans l'ombre du mystère, sans que personne le vît, nous nous donnions devant tous.

IX

Hier soir, quand à l'heure de la fête le palais se remplissait de rumeurs, quand toute une mer de lumière débordait dans l'espace de ces riches salons, au rythme si doux de l'harmonieuse et provocante musique d'une valse, parmi les fleurs, parmi les gazes, parmi les soies, je te vis passer aux bras d'un homme et alors, dans mes veines d'un demi-siècle, je sentis bouillonner le sang de mes vingt ans.

Oh! fille de mes yeux! Tu es encore jeune, ta

chevelure frisée descend encore en boucles et en spirales ondoyantes sur tes épaules et ton sein, ton regard enchanteur conserve encore l'électrique lumière de l'éclair, tes lèvres provocantes cachent encore, comme un bouton naissant, leur baiser d'amour, et ton front garde encore son duvet original, car personne ne sait que tu es à moi depuis douze ans.

Que d'amoureux, comme des papillons voletant autour de la lumière! Que de galants qui, nuit et jour, croisent sans cesse sous tes balcons pour se nourrir d'amour avec tes regards, pour vivre de plaisir à tes côtés. Ils soupirent pour toi. Ils seront les esclaves de ta beauté, de ton moindre désir; comme des agnelets soumis, ils te jureront de passer toute une vie à tes pieds, et, d'une voix d'amour ou de désir, leurs lèvres tendres et douces te diront : Je t'aime! Mais ils ne sauront pas le faire comme je l'ai fait, ils ne te le diront pas comme je te l'ai déjà dit.

X

Tu me dis que tu ne m'aimes pas, et comme je ne le crois pas, tes joues s'enflamment de colère et furieuse, tu frappes la terre du pied.

Ce que tes lèvres disent, tes yeux le démentent : ferme tes yeux, ma bien-aimée, quand tu voudras que je te croie.

XI

Je te jure que jamais, jamais de ma vie un autre baiser de femme ne scellera mes lèvres. Un moment aussi vite venu qu'enfui t'a posée dans mes bras. Je sens encore ta chair sur ma chair, sur mon visage le feu de tes joues; et je sens encore sous la paume de ma main, ma bien-aimée, le tic-tac de ton cœur qui tremblait comme une oisillonne craintive volée au nid et prisonnière dans la main de l'oiseleur.

Je m'agite encore et je vis, je me meus et j'étouffe dans l'atmosphère ardente qui nous entourait hier soir près du balcon.

Je voudrais avoir recueilli l'air qui enveloppait nos deux corps. J'étais jaloux de cet air qui, l'avare, recueillait et emportait dans les espaces tes soupirs amoureux et le brûlant « je t'aime ! » qui s'échappait de tes lèvres ardentes.

Oh ! vie de ma vie ! Je sens encore la douce haleine de ta bouche séductrice, et je me soutiens avec le souvenir de cet instant d'enivrant bonheur ! Je t'ai encore dans mes bras, et je sens un bruit de baisers jetés dans les airs, des effluves de courants nébuleux, des bouillonnements de sang dans mes veines, des doux reproches d'outrages rêvés, des soupirs ardents et des plaintes amoureuses, les parfums et le miel de baisers sur mes lèvres.

Je te jure que jamais, jamais de ma vie un autre baiser de femme n'enlèvera la saveur de tes baisers restée sur mes lèvres.

Je te demande seulement qu'à l'heure de ma mort, ma douce amie, et, sur mon lit d'agonie, un

baiser de ta bouche caressante vienne racheter ma pauvre âme amoureuse pour qu'elle puisse trouver une demeure au ciel.

XII

Quand tu fermes tes paupières en langueur voluptueuse, par la fente de tes yeux sort un rayon de feu, et il n'est pas étrange que tes baisers soient alors brûlants, car ils sont les étincelles du feu de tes yeux.

XIII

Si les âmes des morts reviennent au lieu de leurs angoisses, au lieu où elles furent heureuses quand un corps les portait, je sais déjà, quand je serai mort, où retournera mon âme.

Si tu vois donc un jour, en écrivant sur ta table peut-être un billet d'amour, le papier t'échapper, glisser à terre et voleter dans ta chambre, ce ne

sera pas le vent qui le poussera, ce sera l'haleine de mon âme.

Si quelque nuit, dans ton alcôve, oublieuse de ma mémoire, tu penses peut-être à de nouveaux liens que ton destin te prépare, et que tu sentes voler dans les airs un soupir qui te glace le cœur, le soupir ne sera pas une chimère, ce sera le soupir de mon âme.

Si par hasard, ce qu'à Dieu ne plaise, tu t'endors aux bras d'un autre, cherchant dans de nouvelles caresses l'oubli de tes inconstances, et que tu entendes un cri de mort qui t'éveille en sursaut, ce ne sera pas une vaine illusion, ce sera le cri de mon âme.

XIV

Lis les histoires, jeune fille, lis-les et elles te diront qu'on ne commence à vivre que quand on commence à aimer.

Lis les histoires, jeune fille, lis-les et tu sauras que les douleurs ne viennent que quand les amours s'en vont.

XV

Ce matin nous l'enterrâmes. Je la connus jeune fille, quand elle était une perle cachée de pureté, quand elle était belle et fraîche comme la rose qui jaillit vivace de son bouton.

Ce matin nous l'enterrâmes. Je la connus quand elle consacrait toute sa passion et tout son amour à un homme. De son amour elle vivait, de son amour elle est morte, car pour la vouloir marier à quelqu'un qu'elle n'aimait pas, on l'a mariée avec la tombe.

Ce matin nous l'enterrâmes. C'est une vieille histoire, celle que l'on raconte de jeunes filles mortes d'amour. Des histoires comme celle-ci, on ne les croit pas quand on les conte, mais elles seront toujours la vérité....... et toujours, et toujours elles seront nouvelles.

XVI

J'allais te donner un baiser sur le seuil de la porte, quand tu me dis : on vient ! Et j'en fus si refroidi, qu'à peine pus-je murmurer : « Madame, à vos pieds. » pendant que devant nous passait tranquillement cet homme.

Je ne sais s'il nous vit, je ne sais s'il nous connait ou si je le connais, mais je l'ai vu depuis cent fois au théâtre et à la promenade, et en le voyant je baisse la tête comme si j'avais commis un crime, et il me semble même que cet homme me blâme avec son ironique regard.

Je ne veux ni savoir son nom, ni demander qui il est, mais je le hais sans le connaître, et je lui garde rancune, et je le vois, et chaque fois que je le vois je sens un poids sur mon cœur, et il me semble qu'un homme comme celui-là est de trop dans le monde.

XVII

Nuit et jour soupirait la dame de Château-Blanc; elle disait toujours à son époux :

— Vous avez un cœur d'airain, car vous ne voyez pas que je suis triste et que je vais me consumant.

— Mon amour, dites-moi ce qui vous manque, et je vous le donnerai de grand cœur.

— Un pèlerin de Terre-Sainte m'a apporté une nouvelle. Il m'a dit qu'une reine maure possède un collier de perles fines comme il n'y en a pas d'autre au monde. Un collier, la reine maure, l'ennemie des chrétiens, et la dame de Château-Blanc pas même une perle.

— Ne vous chagrinez plus, mon amour, car vous aurez son collier.

Et le mari est à la guerre, à la guerre contre les Arabes. Passent les mois, passent les mois, passe un an,passent deux ans. La dame sort à la fenêtre et le voit venir par la plaine, entouré de ses hommes d'armes, les chevaux caparaçonnés, et devant tous

un page avec un pennon déployé. La dame descend l'escalier et l'attend sur le seuil. Voici ses premières paroles : — Comment avez-vous tant tardé ? — Voici ses secondes paroles : — M'avez-vous apporté le collier ?

— Le collier que je vous apporte, je ne sais s'il vous plaira. Il n'est ni d'argent, ni de perles, ni d'or, ni de brillants non plus ; c'est un simple cordon de soie béni par le Saint Père, un simple cordon de soie dont je ferai un lacet pour pendre une mauvaise femme qui a trompé son mari. Je la pendrai à la grille de la grand'tour : les corbeaux, en l'y trouvant, les corbeaux la mangeront ; et mes vassaux, en la voyant, mes vassaux diront :

— On a pendu comme félonne la dame de Château-Blanc.

XVIII

Je t'envoie un bouquet de violettes, un bouquet de violettes du bois, que j'ai cueilli moi-même à l'aube,

avant le lever du soleil. S'il y a des gouttes sur leurs feuilles, ce ne sont pas des gouttes de rosée, ce sont les larmes de tristesse dont je les ai arrosées, car pour chaque violette cueillie, ma poitrine se fendait de douleur ; car pour chaque violette cueillie, c'était du cœur et non des yeux que coulaient des larmes.

XIV

Chaque nuit, à la lumière de la lune, je vois devant ma maison se promener de long en large un homme enveloppé d'un manteau. Il semble qu'il a loué un morceau du trottoir, car il ne dépasse jamais certaines limites, d'un côté ou de l'autre, pas à pas. La lune est le soleil des voleurs et des amoureux aussi.

Le veilleur doit le connaître, puisqu'il le salue en passant, et l'homme au manteau poursuit comme une pendule sa promenade de long en large. Puis on entend un bruit de mains, une clef qui tombe ; l'homme au manteau ouvre une porte, et... tric et trac ! le tour

est joué. La lune est le soleil des voleurs et des amoureux aussi.

ENVOI

Belle dame, si ma chanson vous semble indiscrète, pardon. La chose restera entre nous..... le veilleur et moi garderons le secret.

XX

A l'aube j'ai vu un rossignol qui chantait, perché sur le peuplier blanc qui est sous ta fenêtre. Que te disait-il, mon âme, jeune fille aux yeux aimants, que te disait-il, le troubadour des bois, celui aux chants mielleux? Tu étais endormie et tu ne l'as pas entendu ; mais comme l'oiseau me rendait jaloux, j'ai essayé de comprendre et j'y suis parvenu. Le rossignol disait : « Je t'aime! je t'aime ! je t'aime! »

XXI

Chaque soir vient à sa fenêtre, à l'heure où s'en va

le soleil, mon aimée, aussi belle qu'un bouquet de fleurs. La douce lueur du crépuscule avec sa couleur affaiblie, la revêt de blanc, et la fait ressembler à une vision. Elle s'accoude à la fenêtre, je passe au-dessous, nos regards se croisent, nous nous comprenons, et alors pour que je puisse la voir plus longtemps, je m'en vais à reculons.

XXII

Je voudrais savoir ce que bruissent les insectes qui volent dans l'espace ; je voudrais savoir ce que disent les eaux qui glissent dans les prairies ; je voudrais savoir ce que se content les uns aux autres les arbres murmurants ; je voudrais le savoir mais je ne le saurai jamais.

Il serait plus facile de savoir ce que tu penses quand tu me vois languir d'amour à ton côté ; il serait plus facile de savoir ce que disent en me regardant, tes yeux endormis ; il serait plus facile de savoir si tu trouves que mon amour est l'aimant de

ton amour ; il serait plus facile de le savoir, mais je ne le saurai jamais non plus.

XXIII

On lui mit au front une couronne de lis et on la revêtit de blanc, les mains en croix.

Elle semble vivante dans son cercueil de cristal, quand les vierges vont l'enterrer.

Ah ! Dieu ! quand il arrivera ! Ah ! Dieu ! quand il saura que sa bien-aimée est morte pendant qu'il voyageait sur mer !

Soudain il arrive. — « Ne me direz-vous pas où est l'Aînée, car j'apporte pour elle des perles et des coraux ? »

— « Hier soir l'Aînée est morte, et nous sommes allées l'enterrer. Cependant son corps et encore dans l'église. »

— « Hélas, mon Dieu, mon cœur me le disait bien ! Hélas, mon Dieu, je veux lui donner un baiser ; s'il ne la ressuscite pas, c'est qu'alors elle sera bien morte ! »

Il est allé à l'église, il se trouve devant l'autel de Saint Paul, et il brise les verres du cercueil de cristal.

Déjà, ses lèvres sur ses lèvres, il lui a donné un ardent baiser, et déjà la morte, ressuscitée, pousse un cri de plaisir.

Ah, mon Dieu, quelle joie ! Ah, mon Dieu, quelle joie plus grande que de trouver sa fiancée vivante et de pouvoir l'embrasser !

XXIV

Hier, quand la rougeâtre lueur du matin nous embrasait tous deux du faisceau de ses rayons, j'ouvrais mes lèvres pour te dire : « Je t'aime ! »

Aujourd'hui, que tombe déjà le crépuscule du soir sur mes années qui s'enfuient, sur mes cheveux blancs, j'ouvre encore mes lèvres pour te dire : « Je t'aime ! »

Demain, quand mes yeux seront fermés par les ombres éternelles et que le monde me croira pour-

rissant sous la terre, je sortirai de ma tombe pour te dire : « Je t'aime ! »

XXV

Je me trouvais dans l'obscurité, t'attendant dans ta maison. Ton collier de brillants était sur la table et j'en vis soudain étinceler les pierres, frappées dans l'ombre par un rayon de claire lumière. C'est que tu venais d'entrer sans bruit et qu'un rayon de ton regard était tombé sur les joyaux.

XXVI

Hier soir tu fixais sur moi ta vue, je sentais peser sur moi ton ardent regard, et tout le monde put remarquer que des flots de pourpre passaient sur mon front embrasé. Ah ! ne me regarde jamais de nouveau comme hier soir, si tu veux que ton secret soit gardé, car le marbre même conserve une trace quand tombe sur lui le feu du ciel.

XXVII

Je me souviens qu'un jour de Mai, là, quand pointait la brillante aurore de notre amour, au temps où nous errions par le bois, nous gravâmes nos deux noms sur un arbre, puis nous commençâmes à tourner autour, les mains enlacées et le cœur rempli de joie.

Je me souviens que tu me dis alors, en baissant tes yeux, pleine de pudeur : — « Qui sait si du bois de cet arbre ne sera pas fait le berceau de nos enfants ! » Et je me dis en moi-même, bercé par le son argentin de ta douce voix : — « Qui sait si du bois de cet arbre ne sera pas faite la croix de notre tombeau ! »

XXVIII

Hier soir, oh ! jeune fille, je rêvai que j'étais un petit oiseau aux ailes de couleur ; que tu me tenais enfermé dans une cage, suspendue au rebord de

ton balcon ; qu'avec tes petites mains blanches tu lissais le velours de mon doux plumage ; que, arrondissant ta bouche incarnate, tu me donnais la becquée avec tes lèvres et qu'ensuite tu me plaçais sur ton sein, du côté du cœur.

XXIX

Je naquis sur les plages de la Provence, sous les flammes d'un soleil de feu, emporté sur les ailes des brises de mer et mêlé aux calices des tendres fleurs.

Les vallons pleins d'aromes de la Durance me donnèrent des parfums, les cieux splendides des lumières et des couleurs, les sonores courants du Rhône de douces musiques.

Les lumières crépusculaires brillaient quand je naquis ; pour couche j'eus des œillets et des violettes avec des amours voltigeant autour.

Ma chevelure est tressée avec des fils de perles et des anneaux d'or, ma tunique est de toile de

feuilles de rose et mon diadème de rayons de soleil.

Je vais par les villes et les campagnes, chantant la patrie, la foi et l'amour, et ma harpe aux trois cordes est la harpe sacrée des troubadours.

Je suis la chanson de Provence, je suis la chanson de l'amour. Ouvre-moi, oh ! jeune fille ! les portes de ta maison et de ton cœur ; ouvre-moi les portes, oh ! jeune fille, jeune fille de la Vallée d'Or !

VICTOR BALAGUER

LOIN DE MON PAYS

LOIN DE MON PAYS [1]

I

A Frédéric Mistral

au sujet d'une visite avec lui à la Fontaine de Vaucluse.

Vaucluse, 18 juillet 1866.

IMPROVISATION

Chantre de Mireille, qui en Provence es le roi adoré des trouvères, et qui as le souffle puissant, la force immense du vent qui te donne son nom ;

Si, côtoyant la rive de Vaucluse au milieu de l'ombrage de son bois touffu, tu vois passer l'ombre de Pétrarque rêvant à ses amours,

---

(1) Sous ce titre on a réuni toutes les poésies composées par l'auteur, en catalan et en provençal, pendant son exil. Nous en détachons les principales.

comme elle ne se montrerait jamais à moi, car elle ne se montre qu'à ceux qui ceignent des lauriers, chantre de Mireille, je t'en prie, salue-la en mon nom.

II

Avignon, 19 juillet 1866

Beau ciel de la Provence, douce terre des amours, le souvenir que j'emporte ne s'effacera jamais de mon cœur. J'ai vu Nîmes et Marseille, j'ai vu Arles et Avignon : je ne sais s'il y a des villes plus belles au monde.

Oh ! terre de promission, oh ! Provence bien-aimée, Dieu te garde de tout mal ! Vive la Provence ! Vive Mistral !

Je connais la fleur et la crème de tes trouvères galants : Aubanel et Roumanille, Roumieux, Mathieu et Mistral ; car il y a longtemps que mes lèvres apprennent à murmurer la langue de ton pays, les chants de tes félibres.

Oh ! terre de promission, oh ! Provence bien

aimée, Dieu te garde de tout mal ! Vive la Provence ! Vive Mistral !

J'ai vu les vertes prairies que le Rhône majestueux arrose nuit et jour d'ondes d'argent et d'or ; j'ai vu la fontaine de Vaucluse et les bosquets pleins de fleurs qui furent témoins des amours de Laure et de Pétrarque.

Oh ! terre de promission, oh ! Provence bien-aimée, Dieu te garde de tout mal ! Vive la Provence ! Vive Mistral !

Terre la plus favorisée qu'il puisse y avoir au monde, il n'est ciel plus bleu ni plus beau que le tien, Provence, ni brises plus délicieuses, ni fleurs plus parfumées, ni filles plus séductrices ni trouvères plus enchanteurs.

Oh ! terre de promission, oh ! Provence bien-aimée, Dieu te garde de tout mal ! Vive la Provence ! Vive Mistral !

Dans ta terre splendide chaque champ est un bosquet de fleurs, chaque *mas* un nid d'amours, chaque oiseau un rossignol ; il est embrasant et

ardent comme celui d'Afrique, ton soleil, et chaque regard de tes filles est un rayon de feu.

Oh ! terre de promission, oh ! Provence bien-aimée, Dieu te garde de tout mal ! Vive la Provence ! Vive Mistral !

Et ton nom est plus doux pour moi, et ton soleil plus aimé, parce que tu as des souvenirs de gloire pour le peuple catalan ; car ici vinrent un jour nos aïeux vénérés et depuis lors les Calalans et les Provençaux furent frères.

Oh ! terre de promission, oh ! Provence bien-aimée, Dieu te garde de tout mal ! Vive la Provence ! Vive Mistral !

Et ta comtesse Douce, celle au doux nom et au beau regard, vint un jour dans nos pénates avec ses cavaliers et ses dames, pour donner à notre Comte son cœur, sa dot et sa main. Si bien que s'en souvient encore Saint-Martin-des-Provençaux (1)

(1) C'est un petit village situé à 6 kilomètres au nord de Barcelone, près de la côte de la Méditerranée, et que l'on suppose avoir été fondé par les Provençaux qui s'établirent en Catalogne lors du mariage de la comtesse Douce avec le comte de Barcelone.

On peut citer un fait inversement analogue dans le nom de la ville

Oh ! terre de promission, oh ! Provence bien-aimée, Dieu te garde de tout mal ! Vive la Provence ! Vive Mistral !

Beau ciel de la Provence, douce terre des amours, le souvenir que j'emporte, ne s'effacera jamais de mon cœur. J'ai vu Nîmes et Marseille, j'ai vu Arles et Avignon : je ne sais s'il y a des villes plus belles au monde.

Oh ! terre de promission, oh ! Provence bien-aimée, Dieu te garde de tout mal ! Vive la Provence ! Vive Mistral !

III

Château de Foix 1er septembe 1866.

Je vais proscrit, l'âme inquiète, courant aujourd'hui la vallée, demain la montagne, promenant

---

française de Barcelonnette, qui, fondée en 1231, fut ainsi nommée par Raymond Bérenger, alors comte de Provence, en mémoire de Barcelone, patrie de sa famille.

Mistral l'a rappelé dans son ode *Aux Trouvères de Catalogne :*

Vers Barcelone tendrement
Barcelonnette se retourne.

ma douleur de ville en ville, loin de ma famille, loin de ma patrie. Et je monte chaque jour sur la montagne, et là où la voix de l'écho s'éloigne le plus, fixant mes yeux du côté de l'Espagne, je crie : Catalogne ! Catalogne !

Doux échos qui de montagne en montagne portez la voix qui vous appelle tendrement, portez, je vous en prie, la mienne vers la patrie qui ne fut jamais plus qu'aujourd'hui belle au cœur et aux yeux. Et mes pénates sauront ma douleur, et mes amis sauront que, sur la terre lointaine, tout gémissant, je crie chaque jour aux échos : Catalogne ! Catalogne !

Si je me trouve exilé sur la terre étrangère, vivant exemple d'odieuse ingratitude, c'est pour le seul crime d'avoir voulu que l'Espagne devienne le temple de la liberté. En ce moment je me trouve séparé de mes amis, chaque jour la patrie est plus éloignée de moi, et, fou de désespoir, d'une voix qui pleure, je crie : Catalogne ! Catalogne !

IV

NOSTALGIE

Anvers, 5 octobre 1856,

Les feuilles tombent des arbres, et il y a vingt jours au moins qu'un rayon de soleil n'a déchiré l'épaisseur du brouillard.

Un voile couleur de cendre enveloppe tout de ses plis : ciel, champs, palais, monuments, tout est noir, tout est obscur.

Vivre sous ce ciel, quelle tristesse, Seigneur !... Vivre sous ce ciel, y a-t-il plus grand exil au monde !

Que peut me donner cette terre au ciel si noir et si brumeux, quand elle ne m'a pas encore donné même un rayon de soleil ?

Le saint souvenir de la patrie ! Il n'en est pas de plus doux ! La nostalgie du pays !.... Il n'y a pas de plus grande douleur !

Ah, quelle tristesse, quelle tristesse sous ce ciel de plomb !

Paris avec ses merveilles, Bruxelles avec ses trésors, Anvers avec les palais qu'elle garde des Espagnols,

avec le bruit de leurs fêtes, avec la joyeuse splendeur du mouvement et de la vie qui déborde de leurs cours,

n'ont pu m'impressionner même un seul instant, car pour celui qui est loin de sa patrie, sa patrie est meilleure que tout.

Que m'importent leurs beautés, si rien ne parle à mon cœur plus que le souvenir de la patrie, qui est un si doux souvenir !

La patrie, mon Dieu, la patrie ! La sainte patrie, Seigneur ! Si je n'y puis revenir vite, que fais-je de ma vie ?

Ah, quelle tristesse, quelle tristesse sous ce ciel de plomb !

Parfois je ferme les yeux, et Dieu, qui est si plein de bonté, me permet de voir mon pays, me donnant du moins cette consolation.

Et je vois alors Barcelone, la ville de mes amours,

et la mer qui baise ses pieds avec des ondes au doux bruit :

et le Llobregat qui sillonne en serpentant la plaine, roulant des vagues d'argent au milieu des campagnes de fleurs :

et là, au loin, se dessinant sur le bleu de l'horizon, les montagnes de Montserrat avec leur fameux sanctuaire.

Et tout beau, tout gai, plein de vie, séducteur, et tout sous un ciel pur, nageant dans des rayons de soleil.

Ah, quelle tristesse, quelle tristesse sous ce ciel de plomb !

Il y a longtemps que je promène mes peines à travers le monde, portant de ville en ville le fardeau de mes douleurs.

Ma tristesse est déjà si grande qu'elle a pris racine en mon cœur ! Quelle douleur est celle que je ressens loin de ma patrie, Seigneur !

Déjà toute les hirondelles qu'il y avait aux environs sont retournées à leurs nids de par delà la mer.

Moi seul, pauvre hirondelle sous ce ciel du Nord, je ne puis m'en retourner au nid qui est le nid de mes amours.

Si c'est maintenant l'heure où mes peines puissent avoir une consolation, rendez-moi la douce patrie, la sainte patrie, Seigneur !

Ah, quelle tristesse, quelle tristesse sous ce ciel de plomb !

V

LE SERMENT DE LA COMTESSE.

Anvers, 7 octobre 1866.

Le jour que le comte partit, aux premières clartés de l'aube, prenant congé de la comtesse qui pleurait à chaudes larmes, le ciel était rouge, tout couleur de sang.

Le comte trouve sur son chemin le chevalier de Montclair. Le comte voyageait seul, et l'autre avec onze compagnons. Le ciel était rouge, tout couleur de sang.

De onze blessures qu'ils lui firent, toutes les onze sont mortelles. Ils jettent dans un ravin le cadavre du brave comte. Le ciel était rouge, tout couleur de sang.

Sur le corps de son mari la comtesse a étendu la main. — Par ta mémoire je jure, je jure de te venger! — Le ciel était rouge, tout couleur de sang.

Elle déploie sa bannière, ses vassaux se rassemblent, et ils prennent d'assaut le château-fort de Montclair. Le ciel était rouge, tout couleur de sang.

Pardon, crie le chevalier! Pardon, par Dieu et par les saints! — Le pardon que tu donnas à mon mari bien-aimé. — Le ciel était rouge, tout couleur de sang.

On pend à un gibet le chevalier de Montclair. Onze compagnons l'entourent... Dieu leur ait pardonné! Le ciel était rouge, tout couleur de sang...

VI

LE PARADIS DU MONDE

Avignon, 1er novembre 1866.

Je connais un pays qui est le plus beau du monde, tout rempli de délices, tout rempli de douceurs, où l'homme peut satisfaire les plus rares illusions, où le ciel est toujours bleu, où les eaux qui roulent portent des paillettes d'or, où les chants des oiseaux sont des chansons d'amour, où les soupirs des brises sont des haleines de fleurs, où les yeux des jeunes filles ont des rayons de feu, où l'air est plein de parfums, la terre pleine d'amour, où chacun jouit du plaisir d'un printemps éternel, où tout est vie et tendresse, tout souriant, gai et doux, parcequ'il y a le paradis que Dieu a placé dans le monde.

Si vous voulez savoir où il est, n'importe qui vous le dira, car c'est un pays bien connu, bien connu de chacun. Ce. pays c'est la patrie... Ma Patrie de mon cœur !

VII

Avignon, 20 novembre 1866.

Sur cette terre où, avec ses chansons d'amour, Pétrarque fit résonner autrefois dans le monde entier le nom de sa bien-aimée, sur cette terre, je vois passer les jours de ma triste vie, et chaque jour, croît, croît davantage la tristesse de mon âme affaiblie.

Elle a le ciel bleu, son atmosphère est pure, ses nuits sont sereines, de plaisants cours d'eaux parcourent sa plaine, arrosant ses champs fleuris; elle a des légendes qui content les hauts faits de son histoire, et le peuple, pour chanter sa gloire, a la langue musicale des trouvères.

Elle a le vieux palais des Papes, qui dresse sa masse et ses créneaux, profilant sa gigantesque carcasse sur le bleu du ciel, et à ses pieds, fouettée par les rafales du Mistral tempêtueux, ceignant sa ceinture de tours, la ville jadis libre d'Avignon.

Elle a des villes qui étendent leurs maisonnettes

près des rivières et de la mer, et qui semblent un vol de colombes s'abaissant pour s'abreuver ; Beaucaire avec les souvenirs de sa grande foire, Marseille avec ses mille vaisseaux ; Arles et Nîmes que chacun admire, Tarascon avec le palais du roi René.

Mais, hélas, ma patrie !... Je ne pense qu'à elle, et je ne compare pas. Je ne sais si elle est plus noble ou plus belle : je sais qu'elle est ma patrie et je l'aime ! Je l'aime d'amour, et loin d'elle je suis triste comme loin de mon trésor, car l'amour immense dont je l'adore est un amour de fils, d'amant, d'époux.

Soudain, parfois, quand je pense à elle, le sang me monte au visage, comme la rougeur au front d'une jeune fille qui entend le nom de son amant. Je porte son amour incarné dans mon sang et dans mes os... J'ai promené par le monde, de ville en ville, l'amour de la patrie catalane.

J'ai vu Paris, qui, de son ardente flamme, nourrit le cœur du monde : le nom de ma patrie n'a pas une telle renommée mais c'est un nom

plus doux. J'ai vu les nuits d'étoiles de l'Italie, ses palais et ses trésors... Ma patrie n'a pas tant de merveilles, et n'est certes pas aussi riche, mais elle est meilleure.

J'ai vu la Belgique, et les lois si exemplaires de ce peuple; les coutumes patriarcales de la Suisse, pays si noble en tout; les progrès de toutes sortes de l'Allemagne si avancée... Ma patrie n'est certes pas aussi illustre, mais que m'importe, si je l'aime ainsi et entièrement!

Je l'aime dans sa grandeur et dans ses erreurs, dans ses fautes et dans ses torts : je l'aime aujourd'hui qu'elle forge pour tous des chaînes et des exils : je l'aime en révolution, et en paix, et en guerre... Je l'aimerais dans ses crimes, s'il était possible que, dans un si noble pays, existât seulement l'idée du crime.

Oh! patrie! Pourquoi donc, m'éloignes-tu aujourd'hui de tes frontières? Pourquoi me tiens-tu si loin de ton amonr, dans les pays étrangers? Pourquoi me tiens-tu loin de ton ciel de gloire, tout seul

et exilé, si je suis, patrie, celui qui ai conté ton histoire, si je suis le trouvère de Montserrat ?

ENVOI A FRÉDÉRIC MISTRAL

O trouvère mon frère ! Toi, qui as consolé mes peines par un si bel amour ; toi qui as donné au trouvère errant consolation et heures sereines ; toi, qui l'accueillis avec une douce et généreuse fraternité, écoute le vœu saint qu'il fait du fond du cœur en t'envoyant sa plainte douloureuse ; que jamais le bon Dieu n'éloigne de ton foyer la joie immense qui y règne aujourd'hui, et, hélas, que jamais, jamais, tu ne te trouves exilé de ta Provence !

VIII

LE CHANT DE L'EXILÉ.

Avignon, 2 décembre 1866

Près de la rivière de Provence, les yeux en

pleurs, le cœur navré, ne sentant qu'une tristesse immense, l'exilé chantait ainsi :

I

Oh, Catalogne, chère patrie, oh noble terre de mes aïeux !... Quand viendra l'heure si désirée où l'exilé te reverra ! Aujourd'hui le trouvère, malade et pauvre, parcourt des pays étrangers... La douce brise de tes montagnes peut seule lui rendre la paix du cœur.

II

Je cherche ma patrie, comme les matelots cherchent la lumière d'une étoile pendant une nuit noire : Je la vois en songe..... En pensant à elle, j'arrache des soupirs du fond de ma poitrine. Oh ! noble terre aux hauts faits, oh, sainte terre de mon amour ! Que je me souviens de tes beautés, oh, Catalogne, patrie du cœur !

III

Ces douces vallées parfumées, tout entourées de

ronces ; ces plaines si belles semées de bois d'orangers ; ces montagnes riches en glorieux souvenirs d'indépendance, de liberté ; ces villes qui, dans les histoires, ont laissé grande renommée !...

IV

Ces jardins semblables à des salons, avec leurs tapis de couleur ; ces brises qui donnent des ailes aux barques voilées des pêcheurs ; et ces côtes que la mer baigne, et ces plaines du Llobregat, et cette perle de la montagne, la sainte Vierge de Montserrat !...

V

Là, où est la tombe de mon père, mes yeux s'ouvrirent au soleil naissant ; c'est là que ma pauvre mère pleure le long exil du fils absent ! oh, patrie bien-aimée !.. Si Dieu voulait que je fusse rendu à tes montagnes ! Oh, Catalogne ! Quel jour sera le jour où l'exilé te reverra !

IX

AUX BORDS DU RHONE

(Poésie écrite en Provençal)

Avignon, septembre 1867

Fleuve qui peu à peu déroule ton ruban d'argent, tes ondes luisent un moment, belles, sous les baisers du soleil ; elles suivent vite leur chemin, disparaissent, et s'évanouissent.... o fleuve, comme tes vagues sont, hélas, mes e spérances : elles viennent resplendissant de loin, montent, brillent et passent !

X

Avignon, octobre 1867

Si je meurs en ce pays, écoutez, mes nobles compagnons. Si je meurs en ce pays, écoutez, comment vous devez m'enterrer.

Mon corps appartient à la terre, laissez-le donc

à la fosse, car mon corps étant à la terre, à la terre doit revenir.

Mais mon cœur est à la patrie et c'est là qu'on doit l'enterrer, mon cœur étant à la patrie, à la patrie doit retourner.

ARTURO CAMPION

LES

CONSEILS DES TEMPS PASSÉS

(Légende basque)

LES

CONSEILS DES TEMPS PASSÉS

Il faisait nuit. Dans ce jour même une loi dure, préjudiciable et injuste avait enlevé aux Basques l'honneur et le bonheur. Appuyé sur le balcon de la maison, je regardais l'âpre plaine de Castille. Les larmes me baignaient le visage, et mon pauvre cœur transpercé par l'épée aiguë de la douleur, manifestait sa vive colère par des cris et des soupirs. Ah ! que la lune et les étoiles étaient belles dans le pur ciel azuré, et cependant que de soupirs, de dégoûts et de ténèbres pour la chère Euskal-Erria ! — Hélas ! — me disais-je, — aujourd'hui tout s'est perdu ; les sons du tambourin, les *irrinzis* des pasteurs, les petits tambours de basque

des fillettes, les *dulzainas* des pélerinages, le fracas des forges, se sont tus pour toujours dans les montagnes basques ! Au lieu de cela toutes les mères vous diront, quand elles verront que chaque année on leur ravit leurs fils : — Où sont maintenant les *fueros* ? C'est pour cela que je demande à présent : — Comment nous sauverons-nous, oh mon Dieu, nous les Basques ?

Soudain un ange vêtu de blanc, couronné de fleurs et plus brillant que le soleil, semblable à une céleste colombe, vint auprès de moi, et me dit : — Ne trembles pas ; viens avec moi ; je suis l'Ange des temps passés ; je t'enseignerai ce que tes aïeux avaient coutume de faire dans les cas embarrassés et difficiles. Veux-tu venir avec moi voir cela ?

Lui ayant répondu oui, l'ange me prit dans ses bras comme une mère le fait de son fils, et étendant ses blanches ailes il commença à voler en rasant l'immensité du ciel bleu.

Quand le rayon du soleil dore les cimes des monts, l'alouette laissant l'obscure terre, monte jusqu'au ciel à la recherche de la lumière ; nous

aussi, mais plus rapides que l'alouette, nous allons arracher leur secret aux temps anciens. Je n'oublierai jamais ce que je vis, pendant que l'Ange m'élevait ! Au-dessus de ma tête le ciel étoilé, œuvre la plus belle d'un Dieu tout-puissant ; au-dessous la terre, prison de l'homme et chemin larmoyant de l'éternelle gloire. Ici, une rivière d'argent ; là, quelques monts élevés ; un peu plus loin des rocs arides, des bois épineux, des torrents d'écume, des vallées noires et beaucoup d'autres choses mêlées et confuses, et plus loin, plus loin encore, la large, tempêtueuse et mouvante mer !

Après avoir volé plus de cinq heures nous descendîmes sur la terre à la façon des rayons tombant des nues. Un épais brouillard couvrait tous les lieux environnants ; mais un air subtil, pur et parfumé me disait : — Réjouis-toi : nous sommes dans l'Euskal-Erria.

L'Ange, levant ses deux mains vers le ciel, cria:

— Euskaldunas morts, réveillez-vous ; levez-vous de vos tombes ; sortez !

Aussitôt qu'il eut prononcé ces paroles le brouil-

lard se dissipa et une plaine entourée de montagnes et de bois apparut. Voici ce que je vis alors !

Une foule de gens entourait un rouvre touffu et vigoureux ; on voyait des hommes, des femmes, des jeunes gens, des enfants, tous couverts de peaux d'animaux sauvages. Les hommes portaient l'épée cantabre suspendue à leur vêtement noir, les cheveux longs et tombants dans le dos, les pieds larges chaussés de brogues ; les femmes avaient des vêtements blancs, des nattes tombantes et les pieds déchaussés.

Un vieillard était assis à l'ombre sur les racines du rouvre. Son habit, sa houlette et ses brogues annonçaient un pâtre, mais il avait la physionomie et l'aspect d'un savant.

Devant le vieillard, un guerrier romain, entouré de beaucoup d'autres guerriers était debout. Leurs armures d'or et leurs lances brillaient. Ces hommes étrangers, avec les armes et les vêtements luxueux qu'ils portaient, paraissaient des Rois comparés aux Basques.

Le vieillard et le guerrier parlèrent longtemps en

latin, et finalement l'étranger sortit un parchemin en disant : — Voici ce que dit le Seigneur du Monde et il commença à lire ce qui suit :

— « Octavius, Seigneur du Monde et Empereur de Rome, à Uchin Tamayo, Begain-Arrakill, Lekobidi, Lartaun, Zara et aux autres chefs et magnats basques, salut ! L'heure est arrivée de fermer pour toujours les portes du temple de Janus : les dieux veulent que tout le monde vive soumis aux ordres des divins Empereurs. L'Asie, l'Afrique et l'Europe portent le joug romain, mais dans les régions éloignées d'Espagne un petit peuple seul ne paye pas le tribut qu'il doit. Je suis né pour accomplir les désirs des dieux. C'est pourquoi j'ai réuni sur les côtes de Cantabrie une grande armée composée de fantassins et de cavaliers ; voulant montrer à tout le monde ma pitié, avant de commencer la guerre je vous envoie la branche d'olivier.

« Lucius Sergius, homme très diligent et savant, mon ambassadeur, vous dira comment on peut obtenir l'amitié de Rome. Je vous offre la paix,

accueillez-la, Basques ! Autrement on ne verra plus dans l'Euskal-Erria que massacres et destructions épouvantables.

« Que Jupiter Capitolin garde votre vie. Portus-Victoria, ides de Mars, huitième année de notre Consulat. César Auguste, Empereur. »

— Comment, Uchin Tamayo, tu nous a réunis pour entendre ce vil message ? cria un homme robuste. Tonnerre et foudre ! Depuis que le monde est monde, moi, mes parents et mes ancêtres nous avons vécu sans joug, et je veux mourir de la même façon.

— Oui, oui, Begain-Arrakill, nous aussi, comme toi, nous voulons vivre et mourir sans joug, — crièrent les convoqués.

Uchin Tamayo après avoir fait un geste avec la main droite, dit :

— Ecoutez-moi, mes frères ; je n'ai pas encore terminé. Suis-je un mauvais Basque ?

— Non, seigneur, non ; pardonnez-nous.

— J'ai parlé avec l'Ambassadeur de Rome et voici ce qu'il a dit :

« Les Basques donneront annuellement à l'Empereur huit cents jeunes gens robustes et deux cents belles jeunes filles ; comme les jeunes gens sont forts, ils formeront une partie de la Garde de l'Empereur et les jeunes filles feront le service de l'Impératrice. De sorte que les uns gardant la très-estimée vie du Maître de Rome et les autres nettoyant les immondices du palais impérial, auront — d'après ce que dit le Romain, — l'honneur le plus grand qu'il y ait sur la terre. Comment, Basques, ne vous réjouissez-vous pas de cette nouvelle ?

Alors, parmi ces gens s'éleva une rumeur indescriptible et tous commencèrent à pousser des cris, des *irrinzis* et des sifflements. Quand la multitude se calma, Uchin Tamayo parla ainsi :

— Ecoutez, par grâce, mes frères, ce que dit le Romain : « De plus nous devons donner à l'Empereur et annuellement aussi, six mille deniers d'argent, cinq cents bœufs, deux mille brebis, quatre cents vaches, huit cents porcs et.....

— Et la lune ou le soleil ? demanda, en colère, Begain-Arrakill.

— Il demande beaucoup plus, beaucoup plus que cela, frère, et il le demande une fois pour toutes puisque nous devons lui donner notre *arbre* vénérable.

— Pourquoi cet homme injuste ne nous demande-t-il pas les cœurs de nos poitrines et les entrailles de notre ventre? dit Lekobidi.

— Hors d'ici le Romain, hors d'ici, cria l'assemblée.

— Jusqu'à présent vous aviez entendu les paroles du lion ; maintenant viennent celles du renard, bientôt celles du loup. Selon ce que dit l'Ambassadeur, après nous être placés sous la juridiction du Romain, nous serons très heureux. Aujourd'hui nous vivons dans les montagnes à la façon des sangliers, demain nous vivrons riches et puissants dans les villes ; aujourd'hui nous allons couverts de peaux, demain nous irons parés de riche soie ; aujourd'hui nous demeurons dans des cabanes, demain nous demeurerons dans des palais; aujourd'hui nous sommes ignorants, demain, nous serons savants. Entrons donc dans cette cage d'or. Autre-

ment, César Auguste viendra avec sa grande armée et tuant les hommes et les femmes, vendant les enfants, brûlant les chaumières et arrachant les semailles, détruira toute l'Euskal-Erria jusquà anéantir son nom ! Dites-moi, donc, maintenant, mes chers compagnons, ce que nous devons faire ?

— Mourir, mourir, crièrent-ils tous, en levant les mains au ciel.

Cette parole retentit comme le bruit du tonnerre ; les échos s'éveillèrent, les monts oscillèrent, les pierres se choquèrent, les bois tremblèrent et les rivières depuis les blanches Pyrénées se précipitèrent par bonds vers la mer en disant : « Mourir, mourir, Basques. »

Uchin Tamayo se levant, dit alors, en latin, au Romain : — Etranger, va-t'en d'ici et dis à ton maître qu'il peut venir chercher les jeunes gens, les jeunes filles, l'argent, les bœufs, les brebis, les porcs et les autres choses qu'il demande ; nous l'attendons avec le fer de nos montagnes entre les mains.

L'Ambassadeur de Rome, vivement irrité, se mordit les lèvres, disant :

— Nous reviendrons. malheureux ! et il s'en alla suivi de ses soldats.

Il n'est pas facile de décrire combien les Basques se réjouirent du départ des Romains. Cependant le front d'Uchin Tamayo s'assombrit.

— Chef vénérable, dis-nous quelque chose ; tous nous voulons entendre ta voix, — dit Begain-Arrakill.

— Mes enfants, — leur répondit Uchin Tamayo je ne puis, je suis agité ; la joie me suffoque et la douleur me perce le cœur. Je sais que vous êtes de bons Basques... mais c'en est fait de l'Euskall-Erria !

Le vieillard, ayant prononcé ces mots, déchira ses vêtements.

— De grâce, dis-nous quelque chose supplièrent-ils de nouveau. — Pourquoi les larmes coulent-elles de tes yeux ?

— Je pleure parce que je vois arriver la destruction de l'Euskal-Erria. Sans union il n'y a pas de force. Quoique l'ennemi du dehors soit considérable, nous en avons encore un autre chez nous.

Il y a quelque temps tous les Basques étaient frères on vivait en douce paix dans nos montagnes ; aujourd'hui nous sommes ennemis comme l'eau et le feu. Et moi vieux et presque mort, je verrai la perdition de ma terre chérie, de même qu'un pâtre débile voit son troupeau détruit par le loup voleur.

— Nullement, seigneur, tant que je vivrai ; dit un vieillard très avancé en âge sortant de la foule et allant près d'Uchin Tamayo. Il avait le corps courbé et sa longue barbe blanche lui tombait jusqu'à la ceinture ; il n'y avait sûrement pas dans toute l'Euskal-Erria d'autre homme aussi vieux et aussi triste que celui-là.

— Viens, viens Zara, si tu as du cœur, — cria-t-il. En entendant ces paroles tous tremblèrent et se turent.

— Sauve-nous, oh Dieu ! se dit Uchin Tamayo.

— Zara, Zara, viens, cria de nouveau le vieillard ; Moi Lekobidi père de Lélo je veux te parler devant tout le peuple.

Alors un homme masjestueux et fort, d'une tren-

taine d'années s'approcha et se croisant les bras, lui dit :

— Me voici ; parle, seigneur.

Quand Lekobidi vit Zara, il commença à trembler et pour ne pas tomber à terre il lui fallut s'appuyer sur la crosse (1) d'Uchin Tamayo ; mais, recouvant peu à peu ses forces, il lui parla ainsi :

— Noirs souvenirs du passé, arrivez vite à ma pensée, non pour l'effroi de la terre, mais pour le bien de l'avenir ! Ecoute-moi, Zara.

Lélo, mon fils adoré et toi, viviez en grande amitié. Une fois vous alliez tous deux à la chasse dans les montagnes d'Urbasa et une nuit vous rencontrant très fatigués et trempés par la neige, vous frappâtes aux portes du château d'Aranaz demandant l'hospitalité. Begain-Arrakill, seigneur du château commanda qu'on vous ouvrît les portes afin que vous passiez sous son toit cette froide nuit d'hiver. Quand vous entrâtes dans la

(1) Il s'agit ici du bâton recourbé par en haut que portent les bergers.

cuisine, où des arbres entiers flambaient, vous reconnûtes que Begain-Arrakill était un seigneur très-riche et très-puissant parce qu'il avait là beaucoup de gens. Au milieu de ces montagnards une belle et gracieuse jeune fille plus blanche que la lune et plus douce que la neige, filait. Vous vous assîtes auprès du feu pour sécher vos vêtements et alors la jeune fille, après avoir pris un vase s'approcha de vous en disant : — Soyez les bienvenus, seigneurs et elle vous lava les pieds.

En un clin d'œil vous l'aimâtes tous deux. Amour déplorable et qui a causé tant de destructions !

Cette jeune fille nommée *Usoa* donna son cœur et sa main à Lélo. Alors, oui, alors, la haine et l'envie pénétrèrent dans ton âme. Avant que les fêtes du mariage fussent terminées, tu entras la nuit dans la maison de mon fils et pendant qu'il dormait, tu le tuas et lui volas son épouse. Crime épouvantable !

Lélo était alors seigneur de Biscaye pour deux ans, et la Junte te condamna à la peine de mort.

Mais toi, avec l'aide de tes amis et de tes parents, tu discréditas toutes les lois de la Junte. C'est depuis ce moment que sont tombés sur nous tant et tant de préjudices.

Moi, pour venger la mort de mon fils Lélo, je réunis mes serviteurs et je brûlai ta maison, j'égorgeai tes troupeaux, j'arrachai tes semailles, je coupai tes bois et finalement m'étant emparé de tes cinq frères, je les pendis devant la maison de ta mère. Action lamentable, mais plus petite que la tienne, trop grande !

En apprenant ces nouvelles, toute l'Euskal-Erria s'émut. L'Alaba, le Guipuzcoa et la moitié de la Biscaye prirent les armes en ta faveur ; j'eus pour moi l'autre moitié de la Biscaye, la Navarre et le reste des Basques.

Depuis lors, dure la guerre civile. Maudit sois-tu assassin de Lélo !

Mais non, je suis fou. De grâce pardonne-moi. Pour le bien de l'Euskal-Erria nous oublierons les jours passés. Moi aussi je t'ai causé des dommages ; pardonne-moi, de grâce, au nom de l'Euskal-Erria.

Donne-moi ta main ; je veux te la baiser et s'il y reste du sang de mon fils, mes larmes le laveront. »

Et s'agenouillant Lekobidi commença à baiser la main de Zara.

Spectacle admirable ! Un père qui baise la main de l'assassin de son fils ! Tous ceux de l'Assemblée pleuraient et le ciel se couvrit de nuages pour ne pas voir cela. Zara se cacha le visage avec ses deux mains ; son cœur battait, et il soupirait, semblable au soufflet d'une forge. Bientôt il s'écria :

— Pardonnez-moi, Basques ! je suïs le plus grand coupable. Mais toi, père malheureux, lève-toi de la poussière, ce n'est pas ta place, et laisse-moi te baiser les pieds.

Zara s'inclina pour se mettre la face contre terre, mais Lekobidi le relevant, l'arrêta en disant :

— Viens dans mes bras, mon fils ! Unissons-nous tous contre Rome.

Et les deux ennemis s'embrassèrent.

— Unissons-nous tous, unissons-nous tous, — s'écrièrent les convoqués remplis de joie et disant

un dernier adieu aux inimitiés ils s'embrassèrent aussi.

Dans ce moment même une femme jeune et belle monta sur un rocher et commença à jouer d'une harpe d'or. — Silence, silence, dit Uchin Tamayo ; écoutons le chant de la fille d'Aitor.

— « Les loups — chanta la fille d'Aitor — les loups se réunissent dans les bois ; affamés, ils viennent à la recherche d'aliments et éveillent par leurs hurlements les échos des environs. Cette nuit, si les pâtres s'endorment, tous les troupeaux seront détruits. Mais *le Seigneur de la maison, debout devant sa porte* est vigilant, *il ouvre l'ouïe* (1) et pour tuer les loups on affile les haches et les dards sur les rochers et les quartiers de roches de Gorbea. »

(1) Les paroles en italique sont prises dans le *chant d'Altabizcar*, excepté les finales de cette strophe. On raconte qu'elles furent prononcées dans un des combats de la guerre Cantabre. Comme les Romains portaient sur la poitrine une cuirasse, les Basques ne parvenaient pas à faire plier les rangs ennemis et ils commençaient à se décourager. Alors il vint à l'idée de l'un d'eux de crier « *dans le ventre, fortement dans le ventre* » (*Zabelan. goyor Zabelan*) et ce conseil mis en pratique, donna la victoire aux montagnards.

« *Que veulent ces hommes étrangers dans nos montagnes?* Ils viennent pulvériser notre honneur et notre liberté. Ils disent que nos jeunes filles sont belles et nos hommes vaillants ; c'est pourquoi ils veulent les mener au service du Maître du Monde. L'arbre des libertés Euskaras dit au monde : — « tu es très lâche » : — c'est pour cela qu'ils veulent le couper. Arrière Romains ! *Quand Dieu fit les montagnes il ne se doutait pas que les hommes les franchiraient.* »

« *Ils arrivent déjà, ils arrivent déjà! Quel buisson de lances ! On perdrait son temps à les compter !* Nous sommes peu nombreux, mais après avoir réalisé l'union, nul ne les craindra. »

« Les Romains ont le corps couvert de fer, les nôtres sont nus. Nous montons aux sommets. *Déracinons ces rochers; précipitons-les en bas du mont sur la tête* des envahisseurs. Et ensuite, quand les Romains fuiront, descendons dans les plaines et enfonçons-leur nos courtes épées *dans le ventre, fortement dans le ventre.* »

« Regardez, Basques ; la lune qui verse sa lumière argentée, apparaît dans le ciel bleu ; demandons au Seigneur Dieu que par le moyen de l'union il sauve l'Euskal-Erria. »

Tous s'agenouillèrent et se mirent la face contre terre et jusqu'au ciel monta une prière, semblable au murmure de la mer.

. . . .

. . . .

Voilà ce que l'Ange me montra.

« Que celui qui a des oreilles pour entendre, entende. »



VICENTS DE FEBRER

LA

VALLÉE DE SOLIBELLA

(Nouvelle de mœurs traduite du Catalan)

LA

VALLÉE DE SOLIBELLA

I

La vallée de Solibella est fort belle.

Elle est entourée de très-hautes montagnes qui s'entrouvrent de loin en loin pour laisser voir celle qui garde notre Perle, la Vierge de Montserrat.

De grands pins mêlés aux yeuses centenaires, de verts arbrisseaux, des cerisiers vermeils enlacés aux tendres aubépines et aux romarins fleuris, enguirlandent éternellemenl ces immenses rochers qui montrent, comme une horloge vivante, la vie de l'humanité.

Jamais le soleil n'a été assez puissant pour se

promener sous ces vastes voûtes, sous ces aulnaies, palais perpétuels de milliers d'oiseaux, qui, joyeux, y chantent leurs amours, y exhalent leurs plaintes langoureuses, y élèvent leurs petits bien-aimés et y trouvent une cachette sûre quand ils fuient les griffes terribles des aigles et des éperviers.

L'eau qui descend des montagnes, transforme la vallée en un jardin éternel et, se changeant en torrent qui arrose les tendres fleurs de ses rives, semble pleurer en murmurant un éternel adieu à cette terre de délices, où elle vit la première lumière.

Oh ! qu'elle est donc belle, la vallée de Solibella !

II

L'année 1836 s'écoulait et, pour la vallée de Solibella, tout était fête, tout était joie.

Elle était aussi déserte que belle ; aussi belle que déserte.

Loin du monde, pour elle, la guerre qui désolait la patrie et qui tuait tant de frères, n'existait pas.

Les riches, selon les préceptes de Dieu, aimaient les pauvres ; et les pauvres se conduisaient envers les riches, en conformité à ces préceptes.

Les pâtres engraissaient leurs troupeaux dans les montagnes, chantant amoureusement à la naïve jouvencelle qui attendait avec anxiété la venue de la lune, pour voir le maître de son cœur...

Et les paysans travaillaient dans les champs et dans les bois, en comptant les jours qui les séparaient du dimanche, car, en sortant de la messe, ils trouveraient celles que le sort leur destinait comme épouses.

La joie se lisait sur tous les visages quand un fils nouveau naissait à Solibella.

Tous contribuaient à égayer le mariage d'un de leurs amis.

Et tous pleuraient la mort d'un frère de la vallée, qu'ils aidaient à enterrer.

Qu'elle était alors heureuse, la vallée de Solibella !

III

Mais hélas ! Que ce bonheur s'enfuit vite !

Comment se fait-il que la vallée de Solibella soit vêtue de deuil ?

Comment se fait-il que les pauvres frappent de porte en porte sans trouver la consolation d'autrefois !

Comment se fait-il que les fêtes aient cessé, que la joie s'en soit allée ?

C'est que tous ressentent l'absence du protecteur de la Vallée....

C'est que tous pleurent la mort de celle qui fut jadis l'Ange de Solibella.

IV

On entend de très loin le triste son des cloches de la Paroisse.

Un pâtre conduisant son troupeau qui va se

réunir aux autres, gravit la haute montagne en montrant la tristesse qui afflige son cœur.

Tous les autres l'attendent au haut du col, bien différents de ce qu'ils étaient jadis en l'attendant,

Et tous s'adressent à lui :

— Que fait Maria ?....

Les larmes répondent pour lui.

— Ecoutez les cloches, dit-il ensuite, elle s'est envolée au ciel !....

Tous s'agenouillent à terre : toutes les têtes se découvrent ; tous prient pour celle qui était la consolation de Solibella, pour la mère des pauvres de la montagne....

V

Ramon et Maria étaient de deux maisons voisines de la vallée de Solibella.

Nés en même temps ils passèrent leur enfance unis.

C'était pour Maria que Ramon chassait les petits

oiseaux dans les nids et pêchait les petits poissons dans le torrent.

C'était à Ramon que Maria donnait les fruits qu'elle cueillait, les petites fleurs qu'elle trouvait.

Ils respiraient ensemble les brises pures du bois qui les caressait au passage, couraient ensemble, et se cachaient sous des charmilles, trouvant un plaisir dans chaque pierre, une jouissance dans chaque arbre, dans chaque plante un motif de satisfaction.

Ainsi se passèrent leurs premières années.

Années de bonheur que personne n'oublie jamais.

Années qui ne passent qu'une seule fois !...

VI

Un jour vint où ces simples jeux ne les satisfirent plus.

Un jour vint où, sans en savoir la cause, la tristesse les consuma.

Ils se recherchaient plus souvent qu'autrefois, et sans savoir que se dire, ils s'asseyaient sous un arbre, ou près du torrent, au lieu de courir par la montagne, comme jadis.

Ils se donnaient, comme autrefois, une fleur ou un oiseau, mais en le faisant, ils baissaient les yeux à terre ; leur figure devenait couleur de grenade.

C'est qu'avec l'oiseau ou la fleur ils échangeaient leur pensée.

C'est que l'âge avait allumé en leur âme un feu qui les brûlait déjà, qu'ils ne comprenaient ni ne savaient s'expliquer.

Un sentiment qui les sortait de l'enfance et qui les remplissait de confiance en même temps que d'intime joie.

Ah ! c'était l'amour !...

VII

Un jour vint où ils osèrent se dirent ce qui se passait dans leurs cœurs.

Et ils se promirent un amour éternel et de ne jamais se séparer.

Et dans cet amour, ils espéraient obtenir tout le bonheur qu'ils avaient pensé perdre avec l'enfance.

Ils abandonnèrent alors les fleurs et les oiseaux.

Et leur unique plaisir fut de secourir les pauvres de la vallée.

Ils protégaient les amours des pâtres ; portaient du pain dans les maisons où régnait la misère, et intervenaient dans les discordes de leur amis.

C'est si généreux une âme énamourée !...

Mais ce bonheur devait durer bien peu.

Dans leur ignorance du monde, ils ne savaient pas que le bonheur y est une chimère.

Ils ignoraient qu'il est semblable à l'ombre qui fuit constamment devant nous et qu'on ne peut jamais atteindre.

Ils ne comprenaient pas que le chemin semé de fleurs qu'ils parcouraient, était couvert d'épines cachées qui pouvaient bien se clouer au plus profond de leurs esprits.

VIII

Un matin, Ramon attendait sa fiancée comme de coutume.

Sans qu'il sut pourquoi, la défiance devenait de nouveau maîtresse de son cœur.

C'était un triste pressentiment...

Maria venait aussi en pleurant !

— Qu'as-tu, ma bien-aimée ?

— Il me faut partir !...

Sa famille voulait faire instruire et élever sa pupille à la ville voisine.

Ah ! Quelle douleur !....

Ils comprirent alors le cruel éveil de leur sommeil, l'immense glas de la séparation.

Oh ! oui !

Qu'elle est triste, l'absence, pour les cœurs amoureux !

C'était le premier coup, la première épine clouée à deux âmes que le bouheur étouffait.

C'était la réalité féroce, le froid désenchante-

ment, l'inexorable désillusion, apparue au milieu d'un délicieux sommeil.

Et dans cette réalité, dans cette désillusion, dans ce désenchantement, il y avait une chose plus épouvantable que tous deux ressentaient, que tous deux pleuraient, mais qu'ils n'auraient pu expliquer.

C'était, dirions-nous, un horrible pressentiment.

Pauvre Ramon ! Pauvre Maria !...

IX

— Si chaque jour, quand sonnera l'Ave Maria, tu te tournes vers la Vierge de Montserrat, c'est là que se rencontreront nos regards, là que se confondront nos cœurs.

C'est ainsi que Ramon prit congé de sa bien-aimée, après qu'ils se furent juré un amour éternel.

Et tous les jours, sans y manquer jamais, il se tournait vers la sainte Avocate des Catalans, les yeux mouillés, la poitrine palpitante et les lèvres murmurant une fervente prière.

Ce furent pendant longtemps les seuls moments de repos qu'il éprouva.

X

Maria aussi pleurait l'absence de Ramon et la distance qui la séparait de Solibella.

Ses regards et son cœur se tournaient aussi chaque jour vers Montserrat.

Mais, hélas, elle oublia promptement ses serments.

Belle et riche, elle reçut les hommages de jeunes gens plus galants et plus riches que Ramon.

Etourdie par ces hommages, enorgueillie par sa gentillesse, elle en arriva à voir avec indifférence l'image jadis adorée du rustique paysan, s'effacer dans son esprit.

Le souvenir des heures passées en sa compagnie, qui, auparavant, la faisait soupirer, ne lui causait plus la moindre peine.

Son chagrin, qu'elle devinait, lui était presque

désagréable ; peu s'en fallait qu'elle ne se moquât des sanglots poussés à son départ.

En effet : qu'était Ramon comparé à un de ces spirituels jeunes gens, qui attendaient avec anxiété un seul de ces regards pour paraître ravis ?

L'un d'eux devint le préféré, et obtint d'elle une promesse de mariage.

Et son père approuva le choix, si réussi, semblait-il.

Et, au milieu des fêtes, des riches habits, des joyaux, elle semblait, à cette heure, la jeune fille la plus heureuse de la terre.

Mais, son indifférence pour celui qui l'aimait jadis était-elle réellement de l'oubli ?

L'amour assoupi ne doît-il pas revivre ?

Les premiers signes, gravés peut-être au plus profond du cœur, s'effaceraient-ils si promptement ?

XI

Le mariage de Maria fut bientôt connu à Solibella.

Le bruit court de bouche en bouche, qu'il doit avoir lieu, dans deux mois, à cette paroisse.

D'abord, Ramon ne peut croire â cette fatale nouvelle.

Mais bientôt, le doute se change en certitude, et il devient le jouet du plus cruel désespoir.

Hélas ! il vit se réaliser ce froid pressentiment qui paralysa en un instant toutes ses sensations.

Il considère son malheur inexorable désormais.

Il revoit la mort de son bonheur, la mort de toutes les pensées trompeuses de son avenir.

Et il ne peut comprendre qu'une âme puisse avoir le courage de mépriser tant de constance, tant de serments, pour briser sans remords une autre âme qui respirait l'haleine de son haleine, la vie de sa vie, qui ne jouissait que de sa joie, qui n'avait qu'une envie, être son esclave.

Malheureux cœur angélique !... Oh, il ne sait pas que tout en ce monde est mensonge !...

Et en pensant que le sort ne lui laisse même pas l'espérance, cet état d'épouvantable délire se change aussitôt en profond abattement, en tristesse

noire, en une abstraction complète du monde, mille fois plus horrible et digne de pitié que la mort même.

C'est ainsi qu'il va par la vallée, du torrent au sommet des montagnes, l'ombre de ce qu'il fut, sans conscience de ses pas.

Tous ses amis, en le voyant passer, l'accostent et lui prodiguent de tendres paroles de consolation.

Chacun l'estime ; tous sentent une si grande infortune ; tous se souviennent qu'il est leur protecteur ; chacun pleure en le voyant pleurer, et grands et petits s'écrient en parlant :

Pauvre Ramon !

XII

Au bout de peu de temps, Maria arrive à la vallée de Solibella afin de terminer les préparatifs de la grande fête dans laquelle devra se célébrer son mariage.

Elle est entièrement transformée.

Ce n'est plus cette simple jeune fille vêtue de robes d'indienne, jupon d'étamine et mouchoir de coton sur la tête.

Ce n'est plus cette petite paysanne au regard tendre et franc, au caractère expansif, à la beauté angélique, au rire perpétuel.

Ah non ! car sa beauté a acquis avec l'âge de nouveaux charmes, qui, rechaussés par de luxueux habits, font d'elle une jeune demoiselle séductrice, une gentille créature, un véritable joyau de la prodigue nature.

C'est l'orgueil de sa famille, l'admiration des habitants de la Vallée, qui s'éloignent de ses pas, parce qu'elle est la cause du malheur de l'ami des pauvres, maintenant plus malheureux qu'eux-mêmes.

Mais, chose étrange ! il semble que son front blanc s'assombrit ; que le rire enchanteur de sa bouche disparaît ; que ses yeux, d'un bleu si pur, perdent leur éclat ; que sa taille élancée, qui ne peut se comparer qu'à celle d'un mince palmier,

s'incline insensiblement vers la terre, comme fait celui-ci, fouetté par le simoun du désert.

Est-ce de l'éloignement pour son fiancé ?

Est-ce la faute des fêtes et des divertissements ?

C'est que l'air de la patrie a attendri son cœur ; c'est la magie irrésistible du retour au pays où l'on a vu le jour.

C'est que chaque arbre, chaque pierre, chaque sentier conserve pour elle un souvenir.

C'est qu'elle se souvient du temps de l'enfance et des premiers jours si doux de la jeunesse.

C'est qu'il semble que les brises ne la saluent pas de la suave haleine dont ils l'accueillaient jadis ; que les oiseaux ne la charment pas de leurs jolis chants habituels ; que les arbres n'inclinent pas leurs rameaux vers sa tête pour recevoir le parfum d'un cœur virginal ; que l'eau du torrent murmure triste en reproduisant sa figure étonnée ; que les petites fleurs courbent la tête avec regret quand elles sont foulées par elle ; c'est, hélas, que les pauvres ne viennent pas la bénir comme ils le faisaient autrefois...

C'est que la nature entière évoque son infidélité, lui crie le martyre de Ramon.

C'est que le repentir de son parjure lui perce le cœur.

C'est qu'elle revoit son premier amour.

C'est qu'elle contemple son bonheur perdu.

Pauvre Maria ?

XIII

Un gai cortège se dirige vers l'église paroissiale de Solibella.

C'est celui qui accompagne Maria.

Regardez la fiancée !

Son vêtement de soie blanche, les précieux bijoux qui l'ornent, ne suffisent certes pas à effacer la pâleur de ses joues jadis rosées ; et, avec ses yeux fixés à terre, elle semble vraiment une statue de marbre.

Le fiancé croit que c'est l'ardente tendresse qu'elle lui témoigne.

Les nombreux conviés à une fête si splendide, l'attribuent à l'émotion naturelle d'une jeune fille qui dispose pour toujours de son avenir.

Les paysans de la vallée croient voir dans sa tristesse le cruel remords.

Mais, qui sait si c'est la lutte sauvage entre la vanité et l'amour, débattue au fond de l'âme, et qui déjà regarde son malheur dans le triomphe de la première ?

Ah ! ne cherchez pas en elle la jeune fille qui entre au foyer du bonheur, car vous trouveriez plutôt la victime qui marche, résignée, au sacrifice !....

XIV

En sortant de l'église, un pâtre arrête un moment le cortège.

Il se tourne vers Maria et lui remet une lettre.

Tous se demandent de qui elle est.

Elle seule comprend de qui elle vient :

Elle seule sait que dans ce papier est contenue la mort de son bonheur, le supplice de deux âmes.

Hélas ! si au travers du faux sourire dont elle accueille les félicitations qu'on lui adresse, on pouvait lire dans son cœur, on verrait certainement qu'elle pleure des larmes de sang !...

En arrivant chez elle, elle s'enferme dans sa chambre, qui, avant d'être la chambre nuptiale, sera la chambre de la douleur.

Là, elle donne libre cours à ses sanglots et plus que tremblante, convulsionnée, ouvre ce fatal papier : elle y trouve la certitude du martyre de l'innocente victime qu'elle a si cruellement immolée.

« Chaque jour augmente la guerre qui ruine notre pays et fauche la vie de tant de nos frères. C'est là que doivent courir tous les Catalans qui n'ont pas d'espoir en ce monde.

Adieu pour toujours, Maria ! je quitterai bientôt le lourd fardeau de la vie et je demande au ciel qu'il te donne, à toi seule, tout le bonheur que nous avions entrevu ensemble sur la terre ! Adieu !... Adieu !... »

La douleur de la fiancée n'a plus de bornes.

Elle compare la noblesse et l'abnégation de cet esprit angélique à son parjure et son orgueil dédaigneux ; tout l'amour qu'elle ressentit jadis pour lui et qui la rendit si heureuse se réveille en elle avec une force inconnue et elle éprouve toutes les horreurs du désespoir.

Dans son délire, elle veut courir pour arrêter Ramon dans son héroïque résolution, mais elle ne peut que se lever pour tomber évanouie et sans forces sur le sofa.

Hélas ! elle appartient à un autre !...

XV

Les jours et les jours se passent sans que l'on connaisse le sort de Ramon.

Maria revient un jour à la Vallée de Solibella pour recouvrer la santé perdue depuis son mariage.

Les médecins lui recommandent l'air vivifiant de la montagne, pour guérir sa maladie.

Hélas ; c'est en vain !

Car sa maladie est une maladie de l'âme, maladie que ne peuvent guérir ni les médecins de la terre, ni l'air du pays.

Oui : c'est une douleur morale qui lui consume le corps autrefois si gracieux, autrefois si envié.

Et elle ne peut ni ne veut guérir son esprit chagriné.

Car son amour pour Ramon croît d'instant en instant.

Car elle demande chaque jour à Dieu de l'unir à lui au ciel puisque, sur la terre, elle a eu la folie de l'oublier.

Sa prière ne se fait guère attendre !

Un jour arrive la triste nouvelle de la mort du protecteur des pauvres de la Vallée, de l'inoubliable Ramon.

Maria pousse pour lui ses derniers soupirs.

. . . .

. . . .

Le jour suivant, les cloches de la paroisse s'entendent de loin.

Pour qui sonnent-elles ?

Un pâtre, qui gravit la montagne en guidant son troupeau, le visage abattu par la tristesse qui afflige son cœur, dit à ses compagnons qui l'attendent anxieux....

Pauvre Maria !... Pauvre Ramon !...

265

TABLE

Tournus, Typ. & Lith. Guinet-Guillot.

